

**Bouffe d'hôpital :**  
Pourquoi il ne faut pas  
la sous-traiter p. 3

**Howard Zinn :**  
La perte d'une  
voix puissante p. 4

**Le Rhiconéros d'enquête :**  
Une espèce en voie  
d'expansion p. 8

# Le Couac

Une pensée heureuse pour

## PIERRE VADEBONCOEUR

(1920-2010)

« Pierre Vadeboncoeur a jalonné son œuvre de ces trouvailles où la pensée se trouve soudain concentrée et éclatante comme le diamant »

RENÉ LÉVESQUE

BRUNO DUBUC

Je ne peux pas dire que je connaissais personnellement Pierre Vadeboncoeur, décédé le 11 février dernier. Ni que j'avais lu l'ensemble de son œuvre dont l'ampleur, l'originalité et l'engagement avaient également fait dire à René Lévesque qu'il était l'une des « consciences agissantes de la société québécoise ».

Mais la vie nous donne parfois accès à des gens d'exception sans que nous l'ayons véritablement cherché ou mérité. Ce fut mon cas avec Vadeboncoeur, qui nous envoya au Couac un texte par mois, pendant presque dix ans.

Remarquez, il s'agissait peut-être ici d'une sorte d'avantage marginal pour avoir accepté naïvement, il y a bien des années, de gérer les articles proposés au journal. Mon prédécesseur, l'illustre Patenaude devenu rock-star de l'humour politique mordant, m'ayant assuré que ce n'était « pas compliqué du tout ». Pas compliqué peut-être, mais quand même crissement prenant de gérer les petits problèmes de 20 textes et l'ego d'autant d'auteur-e-chaque mois!

Alors quand arrivait le Vadeboncoeur, quel soulagement! Toujours quelques mots gentils, humbles et souvent drôles, pour présenter ce qui s'avérait souvent une « Une » potentielle. Avec une simple demande : accuser réception auprès de sa « secrétaire », terme facétieux pour désigner son épouse qui semblait avoir apprivoisé Internet mieux que lui.

**L'action, comme la politique, est impossible sans marge de manœuvre, sans expérimentation, sans tâtonnements, sans liberté d'invention. Il faut agir comme on vit, comme on invente, comme on fait des tentatives, parfois risquées.**

Pierre Vadeboncoeur, « La vie ne fonctionne pas comme ça », *Le Couac*, mai 2007

Et si le cybermonde défaillait ou s'il n'était pas certain de la date de tombée, c'est le téléphone qui sonnait et ce débit à la fois calme, un peu désinvolte et saccadé que je reconnaissais immédiatement :

Bruno Dubuc?

Oui...

Pierre Vadeboncoeur. La date de la prochaine tombée c'est...?

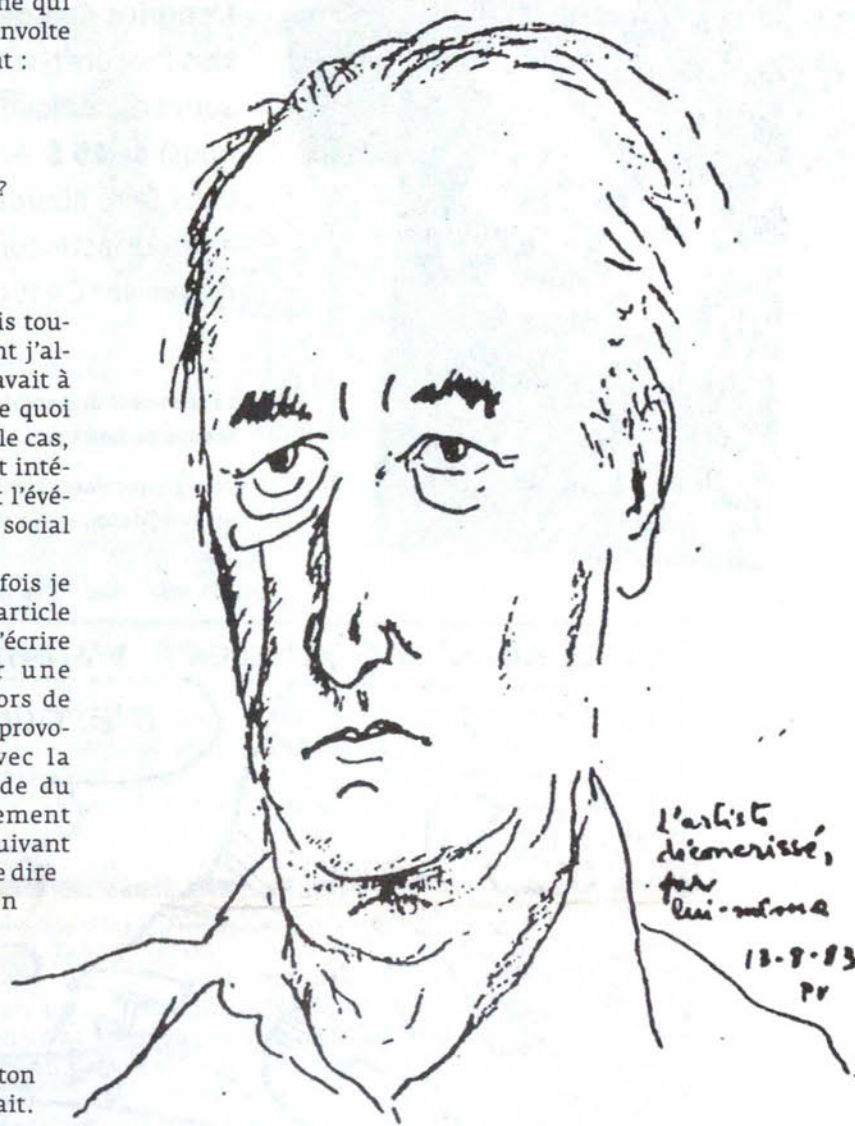
Mercredi le 15.

Ok, merci... À part ça, vous, ça va?

Ça commençait souvent comme ça. Et j'étais toujours surpris qu'il s'informe ainsi de comment j'allais, lui qui faisait deux fois mon âge et ne savait à peu près rien de moi. Et quand je trouvais de quoi d'intelligent à dire, ce qui n'était pas toujours le cas, c'est avec curiosité et intérêt qu'il commentait l'événement politique ou social que j'avais évoqué.

Par exemple une fois je lui avais parlé d'un article que j'étais en train d'écrire pour le Couac sur une manif du 1<sup>er</sup> mai lors de laquelle il y avait eu provocation policière avec la technique à la mode du moment, l'encerclement de masse. Le mois suivant il m'appela pour me dire qu'il avait lu mon article et que ça lui avait rappelé certains des siens sur les techniques en vogue dans les années '70. Rien n'avait changé sur le fond, le bras armé des puissants réprimait toujours les revendications légitimes de la rue, me confiait-il, sur le ton de celui qui n'a toujours pas digéré cet état de fait.

Quelques jours plus tard, je recevais par la poste un exemplaire d'*Un génocide en douce*, publié en 1976, où je trouvais plusieurs articles sur ce dont il m'avait parlé. Et une surprise dédicace : « À Bruno Dubuc, un camarade, anarchiste paraît-il. » J'y ai vu un pont entre ce qui, apparemment, nous séparait, mais qui, apprêté de la sorte et offert ainsi, nous rapprochait peut-être, finalement...



L'artiste démembré,  
par lui-même  
13-9-83  
Pr

Parce que Vadeboncoeur était d'abord un libre penseur. Ce que de nouvelles plumes au canard, d'allégeances à juste titre anti-autoritaires, ne découvriraient pas tout de suite, éternelles souvent par le statut particulier de ce « camarade » auquel on ne retouchait habituellement pas même une virgule.

SUITE À LA PAGE 3

### Journée de deuil national

Des milliers d'Haïtiens se sont rassemblés pour souligner la mémoire des 29 Canadiens disparus.

MUSIRONIE

### Délit d'intention

Deux Canadiens sur trois ont regardé la cérémonie d'ouverture des Jeux Olympiques. Le troisième a immédiatement été mis sur la liste des personnes à surveiller.

MUSIRONIE

### Le rôle des médias :

« Engranger l'insignifiant dans la mémoire des résignés. »

Raoul Vaneigem

Nous qui désirons sans fin, 1996

## Incompétence sans frontières

# La coqueluche Patrick Lagacé à Haïti

MICHELLE LOSLIER

Le 30 janvier 2010, le « journaliste » Patrick Lagacé, au service de *La Presse*, intitulait un texte « Haïti malade de ses charades ». Déjà, on craque pour la rime. Et on note le sérieux que donne *La Presse* à la tragédie haïtienne, en dépêchant sur le terrain un auteur spécialisé en rien, porté sur le « human interest » et le style « blog ».

On cite ici l'expérimenté voyageur, qui a besoin de se vider le cœur et de nous illustrer le côté « menteur » et « profiteur » des Haïtiens-ne-s : « Ça commence avec votre chauffeur, qui, même s'il ne sait pas comment aller aux Cayes, va mentir et vous dire qu'il sait comment aller aux Cayes. Il va même vous dire que ça prend deux heures. En route, il demandera son chemin à tout le monde et arrivera quatre heures plus tard. » C'est toujours comme ça, là-bas. Merci à Lagacé, de nous ouvrir les yeux. Parce que lui, Lagacé, il connaît ça, Haïti : heille, il y a passé au moins une semaine! Et c'est choquant : on n'y est pas aussi bien servis qu'à Punta Cana ou Cancun.

Serait-ce trop élitiste que d'assigner les reporters à des sujets qu'ils possèdent au moins un peu?

Puis ça se poursuit, les vérités élucidées par Cyberpatrick. Il raconte, au sujet du président haïtien : « Tandis que nous roulions vers Tapis-Rouge, René Préval,

président de la République [...] était en entrevue à Radio-Caraïbes. Vingt-cinq minutes de n'importe quoi. Vingt-cinq minutes de vent, de slogans, de vœux pieux. De bullshit. » Il ne se laisse pas bernier, Pat : il voit clair et nous éclaire. Pas de bullshit avec Patrick.

Un des paragraphes de ce texte époustouflant est particulièrement enrichissant pour le lecteur ; il consiste en un seul mot : « Fuck. » C'est tout. Ça, c'est du style, Monsieur! Ça, c'est du journalisme qui *runne* à la testostérone. On ne s'encombre pas de superficialités. Pat doit être inscrit à l'école des animateurs de la station de radio CHOI, qu'il dénonce pourtant plus loin.

N'allez pas croire que Lagacé est prétentieux. Il admet qu'il a failli être lui-même berné par le peuple haïtien : « Tout le monde fait semblant. Même moi, je fais semblant. Je fais semblant que le foutoir haïtien n'est qu'extérieur au peuple. En montrant les faiblesses de l'État, je disculpe le peuple haïtien. Or, désolé, mais les Haïtiens, collectivement, sont d'une passivité épouvantable, déprimante et délétère. » S'il est hypocrite de « disculper » le peuple haïtien, il faut peut-être lui faire un procès? Au pilori, les masochistes!

Pour Lagacé, Haïti n'est pas un État digne de ce nom, et son peuple est ingrat : « Devant les chocs entraînés par le désastre humanitaire, j'ai entendu 10 fois plus d'Haïtiens critiquer non pas leur État minable, mais l'ONU, les États-Unis, la France... »

Parlant d'ingratitude, le globe-trotter aguerri souligne aussi que « son »

chauffeur de taxi a eu le culot de lui demander une bouteille d'eau et une bière, ce qui était parfaitement injustifié, comprenons-le bien : « Le problème, c'est que - concurrence médiatique oblige -, nos chauffeurs sont très, très, très bien payés. Pas selon les standards haïtiens. Selon NOS standards : 200 \$US par jour. Une bière, hein? Veux-tu que je conduise pendant que tu la bois, aussi? » Ouins, t'sais... Pour qui ils se prennent, ces gloutons sinistrés, pour exiger un salaire selon « NOS » standards?

Rendons tout de même justice à l'homme sensible qui se cache derrière le chroniqueur : « J'ai eu le cœur suffisamment brisé par suffisamment d'enfants affamés, cette semaine. Je crois avoir décrit l'urgence avec suffisamment de compassion pour avoir le droit, ici, juste une fois, de dire que les Haïtiens participent activement à leur malheur. » Une fois qu'on a digéré les « suffisamment » (mot bien plus chic que « assez »), on comprend l'idée : l'auteur croit qu'en jouant un peu de violon, il se disculpe de propos pour le moins déplacés.

La veille de la parution de « Haïti, malade de ses charades » (soit le 29 janvier) Patrick Lagacé signait pourtant, sur la page de son blogue, l'article « Haïti et CHOI : une question pour M. Raynald Brière ». Dans ce texte, en gros, le chroniqueur de *La Presse* demande au patron de la station de radio CHOI comment il arrive à tolérer les grossièretés prononcées par un de ses animateurs, Stéphane Dupont, à son émission du midi, le 22 janvier 2010.

Lagacé est scandalisé : « Je l'ai dit et je le répète, il se fait de la très bonne radio à Québec. Mais il y a des singeries qui renforcent, genre, les préjugés. Comme celles de M. Dupont, sur Haïti, à grands renforts de sacres et d'obscurités qui sonnent bizarrement comme des rots. »

Les propos de Dupont (exprimés dans un langage peu distingué, il est vrai) semblent difficiles à retrouver par écrit, mais l'animateur qualifiait entre autres Haïti de « trou à merde ». Pour ce qui est du style, ceux de Dupont

**Serait-ce trop élitiste que d'assigner les reporters à des sujets qu'ils possèdent au moins un peu ?**

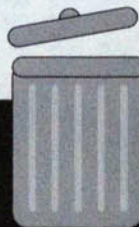
et de Lagacé sont-ils si différents? Quelques termes sortis tout droit de « Haïti, malade de ses charades » : « bullshit » (deux fois), « fuck », « foutoir »...

Lagacé, qui semble croire voler en haute altitude, nous explique pédagogiquement pourquoi Dupont-le-nul est encore en ondes : « Des entreprises de radio ont le droit d'embaucher qui elles veulent pour attirer le maximum de BBM, qui en retour fixent les tarifs publicitaires, qui forment eux-mêmes les revenus des stations de télévision. » Et qu'en est-il des « cotes de lecture » des journaux, Lagacé? Déterminent-elles les revenus de *La Presse*, ou est-ce que *La Presse* peut s'en passer, elle?



## LA POUBELLE DU DEVOIR

Article d'opinion que la vénérable institution de la rue Bleury n'a pas daigné publier



## Les 100 ans du Devoir : une autoproclamation

RAMON VITESSE

Journal de combat dites-vous? Il y a une vaste différence entre combat pour sa survie financière et combat salement dit – qu'il soit politique ou idéologique. Comment justifier une mare de louanges des puissants et des ténors du Québec, sans oublier quelques témoignages vox pop pour donner le (petit) change, alors que ce bon vieux chien de l'information (dépourvu de dentier et donc pas très méchant) est incapable de mordre les mains qui le nourrissent pour maintenir l'illusion. Il est abject de voir ce mécénat populiste à la Molson (et leurs Canadiens) ou à la Péladeau, pour n'en nommer que des trop évidents. Peut-on s'aveugler à tel point que de ne pas voir là un grand pas dans la gueule du monstre?!

Quant au contenu, on reste affligé de nos vieilles plumes qui endorment plus sûrement que n'importe quel médicament ou alcool. Bombardier, Courtemanche et Blanchette sont parmi ces braves gens qui répètent présents *ad nauseum* pour : chanter une ode à Haïti sans rigoler, nous enjoindre à se laver les mains pour enrayer le Mal ou l'impolitesse et, pourquoi pas, s'en remettre à une incursion dans leur vécu de bric et de broc pour garantir ce sourire aussi parfait qu'inaccessible au commun des mortels. Et bien tiens, il n'y a qu'un pas à franchir pour laver les pieds des puissants qui regardent avec amusement ce journal aussi dangereux qu'un Foglia dans la grosse Presse...

Il faut bien le dire, si notre famille est encore abonnée au *Devoir* c'est presque par désespoir... Il n'y a aucun quotidien alternatif. Heureusement qu'il existe encore *À Bâbord!* *Le Couac*, *Le Mouton Noir*, *L'Aut Journal* ou *La Mauvaise*

*Herbe* (par exemple) pour résister au discours consensuel distillé par notre faiseur d'info ordinaire et Ô combien subjectif – on sait pourtant que rien n'est plus subjectif que cette fausse objectivité d'apparat. Comment encore oser s'appeler indépendant quand on ne s'insurge pas de tant de misères, surtout de la répression – ici aussi puisque c'est elle qui autorise à l'exporter et à guerroyer au nom du capital, et que l'on se fait chanter du BCBG? Une chronique automobile, c'est déjà le comble de l'anti-information, mais d'y proclamer des VUS écologiques et un char à 2,2 millions pièce (Bugatti Veyron Grand Bleu); là c'est l'outrage total! Peut-être Louis-Gilles Francoeur a-t-il tenté d'alerter la rédaction à cet égarement injustifiable...

Malheureusement, dans ces festivités carnavalesques du *Devoir*, on aura évité de se remémorer des contributions plus audacieuses telles celles de

la poésie de Claude Beausoleil, de Normand Baillargeon en auto-défense intellectuelle ou encore les réflexions d'un Normand Cazalais pour questionner le tourisme de pacotille dont on nous abreuve dans les éditions, plus épaisses, du samedi-dimanche. Dommage, mais pourtant il y avait là matière à lire. Mais, tournons-nous donc sur ce présent et, bon sang, ne reconstruisons pas Haïti et le monde toujours avec les mêmes maudits paramètres de bégue qui profitent d'abord et quasi exclusivement aux mêmes maudits profiteurs... Mieux, reprenons donc ce quotidien comme outil (de combat?) pour questionner et même proposer un autre monde possible au-delà de la bourse, du sport professionnel et des apparences démocratiques du monde du spectacle (ou vice et versa)!

1 La démesure dans toute sa splendeur, *Le Devoir* 28-12-2009

agora

## L'empire du Couac s'étend dans le prêt-à-porter.

Procurez-vous le t-shirt *Couac* ou *crève* pour la somme modique (pour vous) et monumentale (pour nous) de 15 \$. Achetez-en un et courez la chance de vous faire aborder dans la rue par une foule enthousiaste qui voudra savoir où se procurer cette merveille! C'est gagnant-gagnant-gagnant.

La chose est disponible en grande, moyenne ou petite taille, coupe femme ou homme.

Pour passer votre commande, communiquez avec nous par courriel au [info@lecouac.org](mailto:info@lecouac.org) ou par téléphone au 514.596.1017.



## PLOGUE

La politique est-elle soluble dans l'humour?

C'est la question que vont se poser des satiristes aussi déjantés que la Conspiration Dépressionniste, la troupe de théâtre provoc Toxique Trottoir, un ou deux vidéos des Zapartistes et des journalistes du Mouton Noir et du COUAC, **mercredi midi le 17 mars**, dans le cadre de la Foire des médias alternatifs (FMA), organisée par Cinema-Politica du 15 au 20 mars à l'UQAM. L'événement aura lieu au 2<sup>e</sup> étage du Pavillon Judith-Jasmin, de midi à 14 h.

Panel? Non, kermesse! Foin du classique « théâtre de la cruauté »; aujourd'hui où c'est le pouvoir qui atteint de nouveaux sommets de cynisme, nous organisons plutôt une **tombola de l'acruauté**. Chacun-e pourra mettre la main à l'appât et persifler joyeusement les bonzes qui nous gouvernent et les idées fixes qui nous retiennent...

Caricatures en direct, extraits de vidéos inédits, affiches néo-situationnistes, lancer de tomates bien mûres, mage de fête foraine et déchetage à gogo de vos têtes de turc préférées... une fête du rire pas si fou que ça, dont vous serez les zéros et zéroïnes.

Alors que l'humour commercial drague surtout à droite en ciblant les femmes, les gais ou les minorités visibles, le COUAC et la FMA innovent en proposant la satire comme stratégie communautaire subversive. Et le rire collectif comme « si jolie façon de montrer les dents » au pouvoir...

Soyez-y... ne serait-ce que pour acheter votre t-shirt COUAC ou CRÈVE!

P.S.: Pour vous ouvrir l'appétit : Toxique Trottoir représente en *last call* son « Musée des vieux animaux québécois » le weekend précédent, les 11, 12 et 13 mars, au CÉSIM, 5350 rue Lafond (près Masson), dans le quartier Rosemont. Info : 514-728-4223.



## Courrier

## Étrange lutte au déficit

Nous apprenons que le ministre des Finances, Jim Flaherty, veut faire passer le taux d'imposition des entreprises de 18 % à 16,5 % en 2011, puis à 15 % en 2012 (il était de 29,1 % en 2000) (*Le Devoir* 18-2-2010) alors que l'actuel taux est déjà bien en deçà de celui prévalant aux États-Unis. Nous apprenons au même moment que le président du Conseil du Trésor, Stockwell Day, a rencontré les représentants des fonctionnaires fédéraux pour les prévenir qu'ils devront contribuer à réduire le déficit de 56 milliards de dollars. ([www.radio-canada.ca](http://www.radio-canada.ca) 18-2-2010)

En clair, le premier ministre Stephen Harper veut que les fonctionnaires compensent les pertes de revenus qui résulteront de la baisse du taux d'imposition aux entreprises. Appauvrir les fonctionnaires tout en enrichissant les dirigeants d'entreprise et leurs actionnaires, voilà une étrange façon des conservateurs de concevoir une lutte équitable au déficit. Et comme le Parlement est fermé, ils n'ont pas à s'expliquer.

SYLVIO LE BLANC

## Normes adoucies pour les VUS

Récemment, dans un article publié par certains médias, je félicitais la ministre Line Beauchamp pour son courage dans l'adoption des normes californiennes pour les véhicules vendus au Québec. Les GES produits par les voitures et camionnettes de la province ont crû de 3,7 % de 2006 à 2007 soit 2,1 mégatonnes.

Je constate que, devant la « cavalerie en furie » des concessionnaires et des manufacturiers, GM en tête, la ministre, comme le gouverneur de Californie, ont dû lever le drapeau blanc et n'accoucher que d'une coquille presque vide. Ainsi les concessionnaires pourront continuer à vendre les grosses voitures, les VUS et les 4 x 4, qui, selon une étude du CAA, ne quittent presque jamais l'asphalte (c'est le cas de 95 % des 4 x 4). Pourtant ce sont eux qui sont les gros émetteurs de GES.

M<sup>rs</sup> les concessionnaires, lorsque vous tiendrez vos enfants ou vos petits-enfants dans vos bras, vantez vous de la victoire que vous avez eu sur la ministre.

Vous pourriez leur dire aussi que vous savez que, par cette victoire vous contribuez grandement à handicaper leur santé et tout probablement mettre leur vie en danger. Allons un peu de courage, continuez en leur expliquant que pour vous l'argent est le but ultime, peu importe les conséquences.

Mme la Ministre, qu'allez vous faire maintenant pour réduire drastiquement le nombre de ces VUS qui augmente sans cesse?

BENOÎT GRENIER

## POUR S'ABONNER

Six mois : 17,71 \$ + taxes = 20 \$

Un an : 31,01 \$ + taxes = 35 \$

Deux ans : 53,15 \$ + taxes = 60 \$

Abonnement institutionnel et de soutien : 53,15 \$ + taxes = 60 \$

Abonnement de groupe d'un an (10 copies par parution) : 230,34 \$ + taxes = 260 \$

Abonnement d'un an à l'étranger : 44,30 \$ + taxes = 50 \$

NOM \_\_\_\_\_

ADRESSE \_\_\_\_\_

CODE POSTAL \_\_\_\_\_ TÉLÉPHONE \_\_\_\_\_

COURRIEL \_\_\_\_\_

PAR TÉLÉPHONE 514.596.1017

PAR LA POSTE Le Couac, 6940, rue Jogues Montréal (Québec) H4E 2W8

Adressez votre chèque à : Le Couac

## Le Couac

6940, rue Jogues, Montréal (Québec) H4E 2W8  
514.596.1017

Fondé en 1997 par Pierre de Bellefeuille et Jean-François Nadeau

CO-RÉDACTEURS EN CHEF Guillaume Beaulac, Bruno Dubuc, Simon Tremblay-Pepin.

COLLABORATEURS Isabelle Baez, Louise Caroline Bergeron, Étienne Després, Bruno Dubuc, Martin Dufresne, Guillaume Hébert, Michelle Loslier, David Murray, Gilles Ouimet, Yvon D.Ranger, Glyn Strong, Valentin Tardi, Simon Tremblay-Pepin, Ramon Vitesse.

ILLUSTRATIONS ET PHOTOS Banksy, Boris, howardzinn.org, Serge Ferrand, Howard Gees, Luc Giard, The Independant, Valentin Tardi, Ramon Vitesse.

CORRECTION Martin Dufresne

MISE EN PAGE Coopérative Molotov – molotov.ca

IMPRIMÉ PAR Hebdo-Litho

DISTRIBUÉ PAR LMPI

Abonnement et publicité : 514.596.1017  
ISSN 1480-2074 • N° de publication (Poste Canada) 1213369  
Imprimé au Québec

## Aimeriez-vous collaborer au Couac?

Envoyez-nous vos textes (maximum 700 mots), dessins, photomontages par courriel au [info@lecouac.org](mailto:info@lecouac.org).[www.lecouac.org](http://www.lecouac.org)

# MANGER (DE) LA PIEUVRE PLUTÔT QUE DU SODEXO

GUILLAUME HÉBERT  
Chercheur à l'IRIS

La sous-traitance qui s'infiltré un peu partout, ce n'est pas nouveau. Au moment où le séculaire dossier des méga-hôpitaux universitaires montréalais s'apprête, ou pas, à traverser l'étape de la désignation des consortiums d'entreprises privées qui obtiendront, ou pas, les contrats de réalisation des CHUM/CUSM en partenariat public-privé, ou pas, l'IRIS s'est penché sur l'un des services de soutien des établissements de santé qui se trouve actuellement dans la mire des partisans de la sous-traitance : la bouffe d'hôpital.

Les services alimentaires font actuellement l'objet de reconfigurations dans plusieurs établissements de santé québécois. Dans bien des cas, ces modifications sont nécessaires puisqu'elles interviennent à un moment où la vétusté des installations peut être élevée. Le problème, c'est que des administrations hospitalières publiques, pressées par la nécessité de boucler des budgets serrés et laissées à elle-même par le gouvernement à ce qui a trait à la qualité de la nourriture, sont alors tentées d'introduire un surcroît, voire une exclusivité, de nourriture surgelée. Il s'agit bien sûr d'un recours à la sous-traitance et d'un accroissement du privé au chapitre de la production.

Ailleurs, les administrateurs désireux de simplifier leur gestion des ressources humaines et croyant à tort pouvoir faire une bonne affaire, cèdent le

contrôle des services alimentaires à des firmes multinationales qui œuvrent dans le domaine des services de soutien hospitaliers<sup>1</sup>. Dans ce cas-ci, c'est une privatisation qui porte sur la gestion des services alimentaires. Au Centre hospitalier universitaire McGill (CUSM), c'est la multinationale Sodexo qui gère le service. En deux mots, Sodexo est aux hôpitaux ce que Wal-Mart est au commerce de détail.

Or, dans un cas comme dans l'autre, ces deux types de privatisation ont mené à des luttes majeures un peu partout au Canada. En Colombie-Britannique, 18 000 personnes ont perdu leurs emplois suite à une vague de privatisation dans les services de soutien hospitaliers. Les travailleurs des multinationales connaissent désormais la précarité et une vaste part d'entre eux, et surtout d'entre elles, ont besoin de deux sinon trois emplois pour boucler les fins de mois. La multiplication de plaintes des patientes quant à la nourriture aura abouti à une enquête publique du gouvernement sur la question.

Au chapitre de la gestion, Winnipeg présente sans doute le cas le plus flagrant de fiasco financier. Dans cette ville, on avait regroupé toutes les cuisines dans un centre de production alimentaire géré par la multinationale Aramark. L'opération a été un échec, tant au chapitre de la qualité de la nourriture que des coûts qui se sont avérés deux fois plus élevés que prévus. Le nouveau procédé avait aussi déstabilisé l'industrie alimentaire locale en important la nourriture depuis d'autres provinces. À l'issue d'une campagne électorale où le sujet est devenu un enjeu,

un nouveau gouvernement a annoncé le retour des cuisines dans les hôpitaux et n'a pas renouvelé le contrat avec la multinationale. Le vérificateur général de cette province a étudié le dossier et a conclu que le transfert à la multinationale avait été une mauvaise décision.

Le Québec a beau être un peu en retard sur les réaménagements subis par les cuisines hospitalières canadiennes, on pourrait profiter de cet état de la situation en ne reproduisant pas les erreurs de ces hôpitaux et en passant directement à l'étape subséquente, c'est-à-dire, prendre acte des calamités de la nourriture surgelée et faire comme aux États-Unis et dans plusieurs pays d'Europe : effectuer un retour vers une nourriture plus fraîche et plus locale, pour le bien et la satisfaction des patientes.

Le privé en santé fait figure d'une pieuvre qui s'est enroulée autour du réseau et qui engraisse au fur et à mesure qu'elle siphonne les ressources du système public. L'heure est peut-être venue de montrer la porte à Sodexo et cie et d'abattre la pieuvre. Et ça serait la classe, dans nos hôpitaux, que de servir de la pieuvre plutôt du Sodexo. Car quand ces multinationales s'accaparent nos assiettes, ce sont nos malades que nous offrons en pâture au privé...

L'étude de l'IRIS : [iris-recherche.qc.ca/publications/nouveaux\\_chumcsm\\_vers\\_la\\_sous-traitance\\_des\\_services](http://iris-recherche.qc.ca/publications/nouveaux_chumcsm_vers_la_sous-traitance_des_services)

<sup>1</sup> Il y a en a trois : Sodexo (France), Aramark (États-Unis) et Compass (Royaume-Uni).

## SYMPATHIE ÉHONTÉE

Selon Michael Applebaum, le vice-président du comité exécutif de la Ville de Montréal, Réal Ménard a pris parti pour les syndicats en serrant la main d'un col bleu plutôt que de lui cracher au visage.

MUSIRONIE

### Repartir à la base

Le chef de l'ADQ Cérard Delteil a reconnu que ses troupes doivent être rassurées et qu'il s'occupera de motiver les militants dès qu'il en trouvera un.

MUSIRONIE

### Rendez-vous manqué

Des milliers de personnes ont manifesté devant le Parlement contre la prorogation, mais malheureusement, le Parlement était fermé.

MUSIRONIE



# Titanic cherche pilote

MARTIN DUFRESNE

Je constate un pattern-type de la (ou du...) chronique Richard Martineau. Chaque texte s'articule sur un grossier mensonge, plus précisément une calomnie.

Par exemple, jeudi le 11 février, il écrit : « (...) Lors d'un colloque sur "L'Islam et l'identité nationale" qui s'est tenu à Paris en septembre 2007, Daniel Weinstock, un tenant de la » laïcité ouverte », a fait l'éloge du rapport de Marion Boyd. Pour ceux qui n'ont jamais entendu parler de ce rapport, Marion Boyd était ex-procureure générale de l'Ontario. En 2004, elle a présenté un rapport affirmant que les musulmans de l'Ontario devraient avoir le droit de demander l'arbitrage de disputes familiales sur la base de leurs lois religieuses. \*\*\*Bref, elle ouvrait (sans le dire tout haut) la porte à la charia.\*\*\* (...) »

[Ce dernier procès d'intention est repris en exergue et gros caractères pour bien attirer l'attention du public du torchon à Péladéau.]

Il suffit de lire les pages pertinentes du Rapport Boyd pour constater à quel point le « résumé » qu'en fait Martineau en travestit et inverse le sens.

Voici les deux Recommandations générales du Rapport Boyd<sup>1</sup> : « 1. L'arbitrage devrait demeurer une option de règlement extrajudiciaire

des différends offerte dans les affaires de droit de la famille et de droit des successions, sous réserve des autres recommandations de la présente étude. 2. La Loi sur l'arbitrage devrait continuer à autoriser l'arbitrage des différends en vertu du droit religieux, si les protections prescrites actuellement et recommandées par la présente étude sont observées. »

« Bref », en plus des conditions limitant explicitement chaque recommandation, on comprend que : 1) les Musulmans avaient DÉJÀ, comme tout autre citoyen-ne, croyant ou non, le droit de recourir à l'arbitrage en droit familial - une stratégie dont les groupes de pères séparés/divorcés se prévalent d'ailleurs abondamment en Ontario pour s'éviter d'être tenus à un jugement consigné ; et 2) la Loi ontarienne sur l'arbitrage autorisait DÉJÀ le recours au droit religieux, pour toute personne choisissant cette voie-là d'en arriver à une entente hors-Cour.

### Explication

Ce que la féministe Marion Boyd a tenté de faire il y a six ans, à la demande de beaucoup de groupes de femmes ontariennes, c'est ajouter des protections pour les femmes et les enfants à ce statu quo, en soumettant l'arbitrage, laïc ou religieux, à des protections additionnelles. Elle a notamment recommandé - lire les pages suivantes de son rapport - que

les ententes et décisions prises deviennent nécessairement écrites, obligatoires et sujettes à appel. Bref elle a tenté de soumettre au contrôle de la loi une situation où règne actuellement un arbitrage bien commode pour les hommes divorcés.

Le problème n'est pas l'arbitre invoqué - imam, rabbin ou 'conseiller matrimonial' masculiniste - mais l'arbitrage lui-même, tant qu'il reste hors la loi.

On voit donc que, tout en flattant la fibre xénophobe de son public par une charge sélective contre les Musulman-es, Martineau protège en fait le pouvoir qu'il prétend affronter : celui des hommes, croyants ou non, qui veulent continuer à soustraire leurs ententes privées de divorce - qu'elles soient ou non basées sur une religion - aux lois du pays.

Mais ça, il faut lire le Rapport Boyd pour le comprendre, et Martineau sait bien que son public ne l'a pas fait.

Autre exemple de grossière calomnie, vendredi le 12 février : cette fois-ci, ce sont les Juifs que le billettiste scab à la petite semaine attaque, dans un pamphlet contre la ministre de l'Éducation : « Les aventures de rabbi Courchesne », un sommet de xénophobie où, encore une fois, il se la joue facile en mettant des mots dans la bouche de ses cibles. Phrase typique : « Ce qui est important, ce sont les mots de Yahvé. Le reste, on s'en snappe les

couettes. » Adrien Arcand, pas mort!

Il écrit surtout : « (...) la ministre de l'Éducation, Michelle Courchesne, a annoncé il y a quelques jours que nos enfants devront fréquenter l'école les fins de semaine. »

Remarquez le verbe : pas « pourraient... » « DEVRONT »! La véritable annonce gouvernementale, publiée dans un journal qui n'est pas en lockout, lui, était bien moins vendeuse : une simple proposition de lever l'interdiction actuelle d'enseigner lors de jours fériés (article 19 du régime pédagogique) pour répondre aux demandes de parents.

Alors Martineau travestit cette annonce pour mieux crier au loup contre la Ministre et contre une minorité ethnique qu'il nous présente comme nous ayant déjà retiré à toutes et tous le droit à nos weekends en famille.

Quoi qu'on pense du gouvernement Charest, cela s'appelle de la grossière démagogie : d'un politicien de droite c'est prévisible, mais d'un journaliste soumis à un code de déontologie, ça ne se peut plus.

Martineau devrait quitter une profession qu'il déshonore et assumer sa guerre anti-égalitaire sur la scène explicitement politique. À l'ADQ peut-être ? « Titanic cherche pilote pour explorer bas-fonds ; ça urge! »

<sup>1</sup> [attorneygeneral.jus.gov.on.ca/french/about/pubs/boyd/fullreport.pdf](http://attorneygeneral.jus.gov.on.ca/french/about/pubs/boyd/fullreport.pdf), p. 144

SUITE DE « PIERRE VADEBONCOEUR » PAGE 1

Immanquablement cependant, les reproches s'es-tompaient, car force était d'admettre que, Bloc ou pas, il était « des nôtres ».

Tellement des nôtres que le 4 décembre 2007, à 87 ans et malgré une importante chute de neige qui avait passablement encombré les rues, il se pointait à l'arrêt d'autobus près de chez lui pour venir assister au lancement de notre livre *10 ans de Couacs*. Mais le bus n'est jamais passé. Et comme il me le raconta quelque temps plus tard, c'est à regret qu'il rentra chez lui ce soir-là.

Deux de ses textes avaient été retenus dans ce livre. Le premier, *La feuille de route de guerre* (août 2003), débutait ainsi :

« Continuons de suivre la politique internationale des États-Unis d'un œil systématiquement incrédule. C'est le moyen de tout comprendre avant bien d'autres puisque la propagande américaine, qu'il suffit de tourner à l'envers, éclaire malgré elle, paradoxalement, ce qu'elle cache aux populations. »

Voilà le genre d'entrée en matière qui, en plus de son élégance, avait le don de nous faire sourire et de nous rallier à l'analyse radicale qui allait suivre. « Radicale » dans son sens étymologique, celui de la racine des conflits, que Vadeboncoeur n'a eu de cesse de rappeler, de démystifier, comme dans son deuxième texte du livre du *Couac*, *L'injustice originelle* (novembre 2004) :

« La situation repose dans les trois cas [n.d.l.r. : Afghanistan, Iraq et Palestine] sur une donnée générale dont on semble à tout prix vouloir ne pas tenir compte et qu'on ne veut surtout pas corriger : une injustice originelle qu'on refoule entièrement. Territoires volés, richesses naturelles (Afghanistan, Iraq) confisquées, souveraineté

réelle qu'on cherche à remplacer par des semblants, gouvernements fantoches, mensonges appuyés sur la force. [...] Ce n'est pas rien : on a volé des pays! »

À l'occasion, Vadeboncoeur pouvait aussi nous envoyer un texte plus personnel pour sortir de l'oubli un camarade de lutte, comme Gérard Picard, président de la CSN durant les années 1950.

« [...] il fit d'une centrale appesantie par ses liens étroits avec la hiérarchie religieuse un mouvement laïque, contestataire de l'ordre établi, hostile à l'arbitraire capitaliste dans les entreprises, bref une organisation syndicale progressiste et très combative », écrit Vadeboncoeur. On pourrait en dire autant à son sujet...

Son dernier article pour le *Couac*, il nous l'avait envoyé en mars dernier, pratiquement il y a un an jour pour jour. Intitulé *Cité Libre, vue par un survivant*, il y racontait les débuts de cette revue à laquelle il s'était joint peu de temps après sa fondation en 1950. Ces réflexions précieuses sur les failles qui commençaient à lézarder la grande noirceur duplessiste n'en prennent aujourd'hui que plus de valeur encore.

Quant à son véritable dernier texte, terminé le 27 janvier dernier, c'est le *Devoir* qui l'a publié le lendemain de son décès. Comment ne pas citer ici, en guise de douce vengeance, quelques lignes de Vadeboncoeur à propos de ce quotidien « indépendant » :

« Si ce journal a pu se perpétuer tel qu'il est, c'est-à-dire sans tenir ses promesses, [...] et en produisant jour après jour dans l'esprit des lecteurs une déception jamais décisive, c'est là un phénomène tellement révélateur de notre psychologie et de la sienne qu'il vaut la peine de le noter comme on le ferait d'un trait de famille. » (*Un génocide en douce*, p. 115)

Remercions tout de même le journal qui « réussit depuis des années le paradoxe de maintenir en

nous, à son sujet, une fausse attente, quotidiennement » (*ibid.*) de nous avoir permis de lire ces « Fragments d'éternité », réflexion sur l'art qui fait écrire à Vadeboncoeur :

« [La forme] maintient absolument son sens, inaltérable, à l'encontre de ce qui change, se modifie, fluctue, décroît et tombe, inéluctablement, au terme de sa durée. La forme a la dureté d'un diamant. [...] L'intelligence, à son contact, touche à l'éternité. [...] Il importe peu qu'elle disparaisse concrètement. Elle a été et cela suffit pour qu'elle existe toujours. »

Je ne suis pas sûr du sens précis qu'il donnait ici au mot forme. Mais si ce sont les seules formes que je peux concevoir, celles générées par une activité cérébrale singulière, éclatée et éclatante, alors oui, ses écrits étaient le reflet de ces formes qui rendent plus clair le monde.

Merci à Michel Virard pour l'accès au dessin de Pierre Vadeboncoeur.

Les deux premiers articles ci-bas sont les hommages d'anciens couacquistes :

*Pierre Vadeboncoeur 1920-2010 - Une vie de combats et de littérature* - Jean-François Nadeau

[ledevoir.com/societe/actualites-en-societe/282944/pierre-vadeboncoeur-1920-2010-une-vie-de-combats-et-de-litterature](http://ledevoir.com/societe/actualites-en-societe/282944/pierre-vadeboncoeur-1920-2010-une-vie-de-combats-et-de-litterature)

*Un maître* - Michel Rioux

[ledevoir.com/culture/actualites-culturelles/282979/un-maitre](http://ledevoir.com/culture/actualites-culturelles/282979/un-maitre)

*Pierre Vadeboncoeur 1920-2010 - Fragments d'éternité*

[ledevoir.com/societe/actualites-en-societe/282886/pierre-vadeboncoeur-1920-2010-fragments-d-eternite](http://ledevoir.com/societe/actualites-en-societe/282886/pierre-vadeboncoeur-1920-2010-fragments-d-eternite)

L'oeuvre de Pierre Vadeboncoeur : vidéo d'une conférence donnée par Jonathan Livernois lors de l'Université Populaire Hochelaga-Maisonneuve du 13 janvier 2009

[video.google.fr/videoplay?docid=-1791236730117570930&hl=fr#](http://video.google.fr/videoplay?docid=-1791236730117570930&hl=fr#)

# La perte d'une voix puissante

DAVID MURRAY

Le 27 janvier dernier, à Santa Monica en Californie, le célèbre historien et activiste états-unien Howard Zinn nous quittait, victime d'une crise cardiaque à l'âge vénérable de 87 ans. Cette mort fait perdre à la gauche américaine l'une de ses voix les plus puissantes, dont les écrits continueront assurément à influencer les prochaines générations. Retour sur un parcours marqué du sceau de l'engagement.

Né le 24 août 1922, Howard Zinn grandit dans une famille immigrante et ouvrière de Brooklyn. Durant la Seconde Guerre mondiale, par conviction anti-fasciste, il joint les rangs de l'US Air Force. Sa participation à plusieurs bombardements (dont une des premières utilisations du napalm, à Royan, en France) l'amènera à développer tout un argumentaire contre la guerre, à pourfendre la notion de « guerre juste » et à se forger une position pacifiste qui l'accompagnera tout au long de sa vie. Sans cesse, il questionnera les différentes interventions militaires de son pays à l'aune des moyens et des fins. Trop souvent, notera-t-il, les premières victimes de la guerre sont les civils, au premier chef les femmes et les enfants. Et aujourd'hui, la nature et la conduite de la guerre renforcent cette constatation. Comme il aimait le rappeler dans ses conférences, « lors de la Première Guerre mondiale, 90 % des morts étaient des militaires et 10 % des civils; lors de la Seconde Guerre mondiale, les morts se répartissaient environ entre 50 % de militaires et 50 % de civils; au Vietnam, c'était 30 % de militaires et 70 % de civils; en Irak et en Afghanistan, on parle de 80 % de civils! »

À son retour de la guerre, il obtiendra un Ph.D. en histoire à l'Université Columbia; après quoi, à partir de 1956, il devient directeur du département d'Histoire et de sciences sociales du Spelman college d'Atlanta, une université d'arts libéraux réservée aux étudiantes afro-américaines. C'est dans ce contexte qu'il participera activement au mouvement des droits civiques aux côtés d'une nouvelle génération d'activistes dont Alice Walker, célèbre écrivaine et militante féministe, une expérience qui lui vaudra en définitive d'être renvoyé en juin 1963. Au passage, il aura été amené à être

conseiller du Student Nonviolent Coordinating Committee (SNCC), organisation à laquelle il consacra un ouvrage en 1964 : *SNCC : the New Abolitionists*.

La même année, il obtient un poste au département de Science politique de l'Université de Boston, où il enseignera jusqu'en 1988. C'est durant ses premières années d'enseignement qu'il participera activement au mouvement contre la Guerre du Vietnam. Il sera d'ailleurs le premier intellectuel de marque à publier un ouvrage demandant un retrait immédiat et sans conditions des troupes américaines : *Vietnam : the Logic of Withdrawal*, paru en 1967. En pleine offensive du Têt, en janvier 1968, il sera chargé d'une mission diplomatique en compagnie du prêtre catholique et militant pacifiste Daniel Berrigan, opération qui permettra de rapatrier trois aviateurs américains. C'est aussi vers lui que se tournera l'ancien analyste de la RAND Corporation, Daniel Ellsberg, pour lui fournir les documents de ce qui allaient devenir les *Pentagon Papers*, dont la publication a eu une influence significative sur l'évolution du conflit.

C'est toutefois la publication de son ouvrage-phare, *Une histoire populaire des États-Unis de 1492 à nos jours*, qui lui vaudra la notoriété qu'on lui connaît. Initialement publié en 1980 avec un tirage modeste de cinq mille exemplaires, le livre a depuis connu cinq rééditions et s'est écoulé à plus de deux millions d'exemplaires, des résultats que l'on constate rarement pour les livres d'histoire. Prenant le parti des femmes, des autochtones, des noirs, des travailleurs et autres laissés-pour-compte de l'histoire officielle, son approche lève le voile sur des pans méconnus de l'histoire de notre voisin du sud. Le pari de Zinn est de montrer que l'histoire de son pays en est une de conflits, et que les changements ne sont pas le fruit de quelques grands hommes ou de quelque gouvernement bienveillant, mais bien le résultat de luttes de longue haleine menées par nombre de mouvements sociaux.

En 2004, Zinn publie *Voices of A People's History of the United States* avec Anthony Arnove, un livre complémentaire qui regroupe plusieurs témoignages à contre-courant de l'histoire américaine. Arrivé récemment sur nos rayons, le livre a aussi fait l'objet d'une bande dessinée, *Une histoire populaire de l'empire américain*, initialement paru en 2008 avec la collaboration du dessinateur Mike Konopacki et de l'historien Paul Buhle.

Sensible aux arts, Howard Zinn a aussi, en plus de ses vingt livres et ses centaines d'articles, écrit trois pièces de théâtre, dont *Emma*, qui s'inspire de la vie de la célèbre anarchiste et féministe Emma



Photo : www.howardzinn.org

Goldman. Cette pièce est d'ailleurs la seule à avoir fait l'objet d'une traduction en français, aux éditions Agone en 2007.

Conservant son esprit critique, sa verve acerbe et son humour débordant, Howard Zinn aura jusqu'à la fin de sa vie accumulé les tribunes pour prêter sa voix à la construction d'un monde plus juste et plus libre, tout en dénonçant les dérives de son pays. On pouvait le lire dans plusieurs publications alternatives américaines, comme *Z Magazine*, et l'entendre sur les ondes de *Democracy Now!*. Depuis décembre dernier, une série documentaire inspirée d'*Une histoire populaire des États-Unis*, produite entre autres par Zinn lui-même et l'acteur Matt Damon, et à laquelle participent également Morgan Freeman, Bob Dylan, Viggo Mortensen, Bruce Springsteen et plusieurs autres, est diffusée sur les ondes du *History Channel*. Sa dernière présence à Montréal remonte à l'automne 2008, où il présentait une conférence qui est la base d'un ouvrage publié l'année dernière chez Lux éditeur, *La mentalité américaine*.

C'est donc une voix inspirante qui nous quitte. Une voix qui nous a appris que face aux injustices de ce monde, la neutralité est impossible.

Pour mesurer l'héritage d'Howard Zinn, on pourra écouter cet entretien réalisé par Amy Goodman de *Democracy Now!*, avec Naomi Klein, Noam Chomsky, Alice Walker et Anthony Arnove : [democracynow.org/2010/1/28/howard\\_zinn\\_1922\\_2010\\_a\\_tribute](http://democracynow.org/2010/1/28/howard_zinn_1922_2010_a_tribute)

De même, pour en connaître davantage sur sa vie et son œuvre, on visionnera le documentaire *You Can't Be Neutral on a Moving Train*, accessible sur plusieurs plate-formes sur Internet : [informationclearinghouse.info/article24523.htm](http://informationclearinghouse.info/article24523.htm)

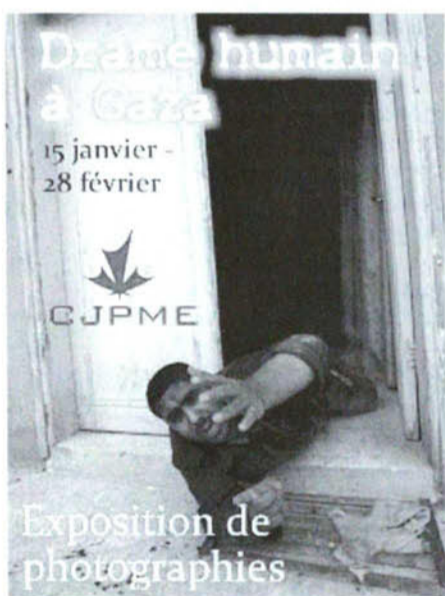
## Euthanasie humanitaire?

L'ancien vice-président américain Dick Cheney, qui a déjà eu quatre crises cardiaques, un quadruple pontage coronarien et qui porte un pace-maker et un défibrillateur, a été hospitalisé lundi le 22 février dernier à la suite de douleurs à la poitrine. Dire qu'il suffirait de lui enlever sa pile...

Exposition de photos sur Gaza au Cinéma du Parc

## LA CENSURE CÈDE DEVANT LA PRESSION POPULAIRE

YVON D. RANGER



Lundi le 15 février dernier, le Cinéma du Parc recevait un courriel de la compagnie de gestion immobilière qui abrite ses salles, Redbourne PDP Inc., lui ordonnant de démanteler l'exposition photographique *Drame humain à Gaza* présentée depuis un mois dans son hall d'entrée. Si les photos n'étaient pas enlevées au plus tard le soir même, Redbourne menaçait d'exercer des recours juridiques, en clair, de les poursuivre.

Mercredi midi le 17 février, moins de 48 heures après, Redbourne faisait marche arrière et retirait sa menace. Que s'était-il passé entre-temps? Essentiellement deux choses.

D'abord, une riposte légale du Cinéma du Parc et de l'organisation Canadiens pour la justice et la paix au Moyen-Orient (CJPMO, [www.cjpmo.org](http://www.cjpmo.org)), le producteur de l'exposition. C'est que le courriel de Redbourne invoquait une clause du bail qui stipule que le locataire doit utiliser les espaces loués «uniquement aux fins d'y exercer les activités d'un cinéma». Une clause standard visant simplement à empêcher le cinéma de d'ouvrir, par exemple, un club vidéo.

De plus, la clause précédente du même contrat indique que les lieux peuvent être utilisés pour «des présentations, des réunions, visionnement (sic) ou toutes autres utilisations similaires». Bref, les menaces de Redbourne n'étaient pas légales, et les employés du cinéma furent avisés d'appeler immédiatement la police si les agents de sécurité de Redbourne tentaient de démanteler l'exposition par la force.

Comme le rappelait d'ailleurs au *Couac* Jean-François Lamarche, directeur de la programmation du Cinéma du Parc : «Cela fait trois ans et demi que nous tenons des expositions à tous les mois sur toutes sortes de questions sociales, sans jamais avoir eu de problème avec eux avant».

Tout porte donc à croire que c'est le contenu particulier de cette exposition, montrant la souffrance d'un million et demi de personnes à Gaza, qui est à l'origine de l'affaire. Le Cinéma du Parc avait d'ailleurs reçu la semaine précédente des courriels et des appels d'individus mécontents qui accusaient l'exposition d'être anti-Israël, mais sans aller jusqu'à mettre en doute la crédibilité du contenu de l'exposition.

Qui plus est, la consultation du Registre des entreprises du Québec a permis au journaliste Daniel Lemay de constater que l'un des principaux actionnaires de Second Placement, le propriétaire de la Place et du Cinéma du Parc qui a engagé les gestionnaires de Redbourne, est The Fishman Holdings, dont le siège social est à Tel-Aviv, en Israël. Le hasard fait parfois drôlement bien les choses...

L'autre facteur qui joua sans doute un rôle important dans la volte-face de Redbourne fut une campagne de courriels de protestation lancée par CJPMO dès mardi le 16 au matin. Le soir même, près de 1500 courriels étaient déjà envoyés à Redbourne pour appuyer le Cinéma du Parc et dénoncer cette tentative de censure à l'encontre de l'exposition photo sur le blocus et l'assaut israélien contre Gaza.

Le courriel d'appui spécifiait également «qu'à partir de maintenant, je ne vais plus faire d'achat chez Redbourne». Un argument qui, on se demande bien pourquoi, semble avoir été mieux compris par la compagnie qui a donc retiré sa menace. Une sage décision puisque Jean-François Lamarche nous confiait que, le jeudi soir suivant, 48 heures après le lancement de la campagne de protestation, c'est plus de 3000 personnes qui avaient manifesté leur indignation.

«Le fait que certains souhaitent étouffer une discussion ouverte sur Gaza constitue une raison de plus pour porter le débat à l'attention de tous», a déclaré M. Thomas Woodley, président du CJPMO. Et c'est effectivement ce qui est arrivé : la responsabilité sociale d'un cinéma a ironiquement permis de rappeler de façon encore plus criante la résistance d'un peuple et les intérêts qui voudraient bien la faire oublier.

Opération Moshtarak

## Malalai Joya s'insurge

GLYN STRONG

La « femme la plus célèbre d'Afghanistan » a émis de graves réserves quant aux buts de l'actuelle Opération Moshtarak et à ses impacts sur la population civile afghane.

«C'est ridicule», a déclaré Malalai Joya, députée élue au parlement afghan. «D'un côté, ils invitent le mollah Omar à se joindre à leur régime de marionnettes. D'autre part, ils lancent cette attaque qui tuera surtout des personnes sans défense et des pauvres. Comme par le passé, ces personnes mourront sous les bombardements de l'OTAN et serviront de boucliers humains aux Taliban. Les gens de Helmand souffrent depuis des années, et des milliers de personnes ont été tuées ce jour.»

Les craintes de Joya ont été confirmées lorsque l'OTAN a annoncé qu'une fusée ayant raté sa cible a tué 12 personnes civiles dans une maison à Marjah.

Rejetant les prétentions des forces alliées qui promettent de ne pas délaissier les civils afghans après cette nouvelle offensive, elle rappelle : «Ils ont lancé plusieurs offensives de ce genre par le passé, mais chaque fois ils abandonnent la région après l'avoir nettoyée, et les Taliban la reprennent. Il ne s'agit que de manœuvres militaires : l'élimination des Taliban n'est pas l'objectif premier.»

Joya considère que la corruption est endémique en Afghanistan et cite les dépôts d'uranium et l'opium comme les véritables raisons du maintien d'une présence de l'OTAN et de hauts gradés afghans en Helmand. L'Opération Moshtarak est décrite par l'Occident comme une offensive inclusive, dont le succès à long terme dépend de l'implication des forces afghanes. Mais, lance Mme Joya, «La police afghane est l'institution la plus corrompue en Afghanistan. La corruption est chose courante : si vous avez de l'argent, vous pouvez presque tout faire en achetant la police, des échelons les plus élevés aux plus bas. En Helmand, par exemple, les gens ont peur des policiers parce qu'ils agressent les gens et font du trouble. La majorité des policiers de cette province sont accros à l'opium et au cannabis.»

La députée chassée du parlement n'a pas été invitée à la récente conférence de Londres où l'on a discuté de l'avenir de son pays, mais elle est pessimiste quant à ses résultats. Les politiciens considèrent Joya comme un «loose canon», prompt à critiquer mais lente à proposer des solutions.

Sa position sans compromis lui a cependant acquis des légions de supporters, mais aussi des ennemis puisque après avoir, dit-on, insulté ses collègues du parlement afghan en 2007, elle a vu ses privilèges de députée suspendus.

Malalai Joya résume ainsi la conférence de Londres : «Les Afghans de la rue disent que cela ressemblait à une rencontre de vautours s'assemblant pour discuter de comment se partager la proie, qui est l'Afghanistan.» Joya assimile à une trahison toute démarche de réconciliation avec les Taliban – un groupe exclusivement masculin et cruellement hostile aux femmes.

(Traduit de *The Independent*, 15/2/2009)



«Vous avez vous aussi des seigneurs de la guerre dans votre pays. Et ils sont plus dangereux parce qu'ils ont le soutien de la population.» Malalai Joya à l'UQAM en 2009

# MUR À MUR

ISABELLE BAEZ

En novembre dernier, le monde, attendri, a fêté les 20 ans de la chute du mur de Berlin. Et chacun de se souvenir de ce qu'il faisait ce jour-là. À présent que le reste de la poussière entourant les célébrations de la chute du mur est bel et bien retombé, pourrait-on ouvrir les yeux sur les autres murs encore présents et sur ceux récemment érigés ?

Le film *Face au mur* d'Eileen Thalenberg<sup>1</sup> que j'ai eu l'occasion de voir cet automne dans le cadre des Cœurs des sciences de l'UQAM, peut être une bonne aide en la matière. Ce documentaire nous rappelle l'édification du mur à la frontière États-Unis/Mexique. Une frontière s'étendant de l'Océan Pacifique au Golfe du Mexique sur près de 3200 km. En 2006, Bush obtient du Congrès l'autorisation de construire un mur de près de 1200 km de long et d'une dizaine de mètres de hauteur. Cette forteresse, censée contrer l'immigration clandestine en provenance du Mexique, a surtout eu pour effet de pousser toujours plus loin les risques que les candidats à l'immigration sont prêts à courir pour aller travailler aux États-Unis. Aujourd'hui, les passeurs amènent les migrants dans des zones où le mur ne s'est pas rendu. Une zone à haut risque puisque désertique. Chaque année, des centaines de Mexicains y trouvent la mort, les passeurs oubliant souvent leurs

« clients » en plein désert. Certains seront sauvés par « Les anges du désert », des volontaires qui leur viennent en aide en disséminant ici et là de l'eau et des vivres.

Autre mur abordé dans le documentaire : celui dont Israël a entamé la construction en Cisjordanie en 2005. Le but proclamé est de défendre Israël contre les attentats, en empêchant toute incursion de Palestiniens en territoire israélien. Ce mur amène son lot de situations absurdes. On voit entre autres dans le film une famille divisée, le père travaillant d'un côté du mur, à Bethléem, alors que la mère et les enfants vivent de l'autre, à Jérusalem. À terme, cette barrière qui prend la forme d'enceintes de béton ou de barrières électroniques surveillées par des écrans devrait courir sur pas moins de 7 000 km. Les conséquences sociales, économiques et sanitaires de ce mur sont multiples. On parle par exemple de 78 femmes qui ont dû accoucher à des postes de contrôle, faute de pouvoir passer le mur. Un tiers des enfants issus de ces accouchements sont morts.

L'Europe n'est pas en reste, avec les doubles murs de grillage et de barbelés érigés au Maroc, dans les enclaves de Ceuta et Melilla. Des murs dont on a peu entendu parler avant que des policiers marocains et espagnols n'ouvrent le feu en septembre et en octobre 2005 sur plusieurs centaines de migrants qui essayaient de les gravir. Bilan : 12 morts et une centaine de

blessés. L'Europe, la propre, la démocratique, s'est réveillée avec un goût amer dans la bouche : en procédant à l'externalisation de sa lutte contre l'immigration clandestine, elle n'a pas les mains propres pour autant. Depuis, le mur a encore été renforcé et sa surveillance considérablement augmentée. Devenu forteresse, il est à présent évité par les sans papiers qui le contournent et tentent de gagner la péninsule ibérique par d'autres voies. Certains se retrouvent ainsi sur de frêles embarcations, d'autres tentent même leur chance à la nage.

Si le film *Face au mur* ne montre, dans les limites de ses 52 minutes, qu'un faible aperçu des forteresses, barrières de sécurité ou autres constructions qui se multiplient dans le monde ni ne pousse très loin les réflexions autour des clivages nés des forteresses, il constitue, sans mauvais jeu de mots, une porte d'entrée vers la problématique des murs. Des murs qui, derrière les buts officiels à la base de leur édification (lutte contre l'immigration clandestine, contre le terrorisme, etc.) sont avant tout des murs idéologiques. Ils servent de paravents pour ne plus voir des problèmes criants et proches, mais qu'on refuse de prendre en compte. À l'heure où Internet nous permet d'assister à toute catastrophe humanitaire en quelques heures, des murs se dressent pour mieux faire oublier que des êtres humains sont en train de croupir de l'autre côté. Et ce qu'on ne voit plus n'existe plus.

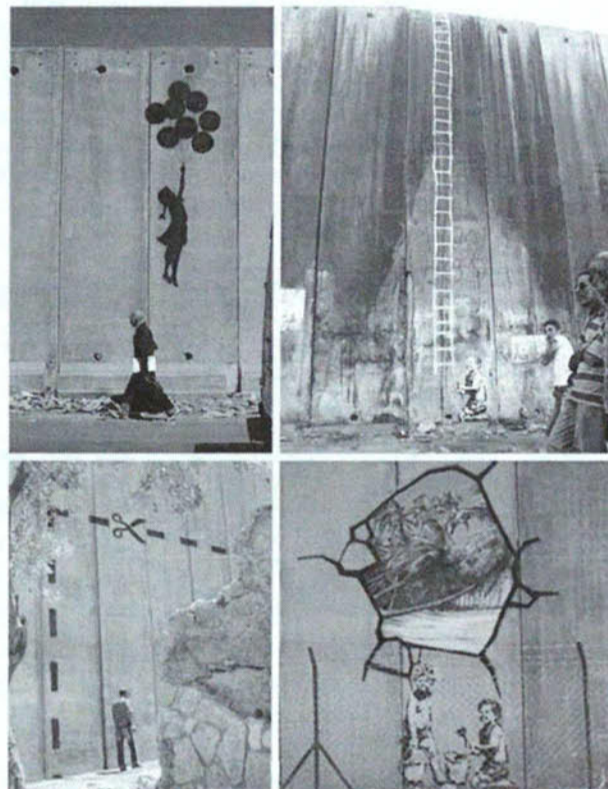
Il faudrait votre canard préféré au complet pour couvrir l'ensemble des divisions, anciennes ou nouvelles, qui séparent les êtres humains dans le monde<sup>2</sup>. Je vous invite à consulter les liens ci-dessous pour avoir une idée de l'étendue de ces ségrégations. Je ne citerai pour terminer que le cas de l'Égypte qui inaugure un nouveau genre de séparation : le mur souterrain ! Enfoncée à près de 20 mètres sous la terre et constituée de plaques de 50 cm d'épaisseur, une muraille d'acier est en construction depuis décembre dernier le long de la frontière avec la bande de Gaza. Les tunnels vers l'Égypte, une des rares issues qui permettait à la

population de Gaza de contourner le blocus israélien, s'effondrent les uns après les autres. Et quitte à innover, l'Égypte en rajoute en joignant aux plaques métalliques des tuyaux transportant des eaux usées. Histoire de décourager complètement les gazaouis qui resteraient motivés par la construction de nouveaux tunnels.

**1** *Up Against the Wall*, produit par Stormy Nights Production, maison de production indépendante codirigée par Eileen Thalenberg. Vous pouvez la rejoindre en écrivant à stormy-nights@bellnet.ca

**2** D'après Élisabeth Vallet, de la Chaire Raoul-Dandurand, ce sont plus de 40 murs qui bordent aujourd'hui le monde, dont une vingtaine de nouveaux : <http://www.ledevoir.com/international/actualites-internationales/273594/toujours-plus-de-murs-dans-un-monde-sans-frontieres>

Un petit tour d'horizon mondial : <http://inventerre.canalblog.com/archives/2009/11/11/15754031.html>



L'artiste, ou plutôt l'« art-terroriste » anglais Banksy ([www.banksy.co.uk](http://www.banksy.co.uk)) s'en est donné à cœur joie sur le mur de la honte palestinien



## Pan dans la masse!

RAMON VITESSE

Début février on commence enfin à entendre quelques bribes de la version extrêmement douteuse de l'agent de haine et de profilage racial Lapointe qui affirme, sans rire, avoir agi professionnellement (au mieux de mes connaissances) et de sang froid (lorsque j'ai pris cette décision de tirer, c'est évident que je devais le faire). Pire il affirmera que c'était « évident » qu'il n'y avait aucun danger pour les dizaines de personnes

présentes dans le parc au moment de l'intervention policière erratique... Il faut comprendre que les agissements cow-boys de poursuite et d'utilisation d'armes (incluant le Taser et toutes les matraques de l'arsenal policier) sont souvent indéfendables. Ils deviennent criminels lorsqu'ils compromettent la sécurité du public. Agent de la paix, disaient-ils...

Le film *Intolérance zéro* (ONF, 2004) en dit long sur la culture policière et sur la poudrière que l'usage de la répression auprès de jeunes de toutes les couleurs, de marginaux ou de

sans abris et, ça arrive forcément à l'occasion, de citoyens plus blancs, génère. Ce n'est pas parce qu'il y a procès que, nécessairement justice se fera – elle serait aveugle.

La version de Lapointe où il ose parler de « masses » au lieu de parler de personnes démontre jusqu'où va l'acceptation meurtrière. Non, le juge devrait, immédiatement, remettre l'agent à sa place et en contexte : Vous n'étiez pas à la salle de tir ; vous tiriez sur un jeune sans défense dans une situation que vous avez initiée en lui donnant un tour

tragique - en persistant envers et contre le moindre bon sens. De telles dérives et l'impunité policière – rappelons-nous que toutes les règles d'isolement des agents, du retrait de leur armes et de non contacts avec quiconque ont systématiquement été bafouées, nous rappellent, si besoin en est, qu'un état policier, comme le dit un des jeunes dans le film *Intolérance zéro*, c'est quand tu perds tout tes droits lors d'une intervention policière ; même de routine.

## UN EMPLOYÉ DE PRATT EN TABARNAK!

C'est ainsi que se qualifie Patrice Roy, un travailleur de chez Pratt & Whitney, le constructeur de moteur d'avion situé à Longueuil. C'est que le monsieur, influencé entre autres par Noam Chomsky et Normand Baillargeon, a tenté de démarrer un journal sur le modèle du *Couac* dans son syndicat des travailleurs canadiens de l'automobile (TCA). Mais en vain. *Le Couac* s'est entretenu avec lui au sujet de son petit frère mort-né.

**Le Couac : Dans quel contexte avez-vous proposé ce projet de journal à votre syndicat ?**

**Patrice Roy :** Je lis depuis plusieurs années les médias alternatifs et indépendants. Je m'intéresse particulièrement à la propagande et l'ingénierie sociale. Depuis un an, les militants bénévoles du journal syndical *Tribune 510* ont décidé de passer à autre chose. Je me suis donc proposé comme bénévole et ai offert un peu de mon temps libre comme relève. Le numéro zéro de *Culture ouvrière* fut donc créé et proposé à titre d'exemple de l'orientation que j'aurais voulu donner à ce journal, m'inspirant ouvertement du *Couac*. Notre employeur a une équipe de relations publiques et diffuse toutes les semaines un *Écho des médias* sur l'intranet (des nouvelles corporatives), ainsi que toute une panoplie de communiqués pour nous « soutenir » dans notre travail. Je me suis dit qu'une vision syndicale du monde serait un modeste début en guise d'autodéfense intellectuelle.

**Le Couac : Comment ce premier numéro a-t-il été reçu ?**

**Patrice Roy :** J'ai eu pour toute réponse de la part du responsable syndical des communications « Chu débordé, j'ai pas le temps! ». Alors voilà, il n'a pas le temps que moi, je donne du mien. J'avais déjà proposé une critique du film *300* (publiée dans *Le Couac*) et cela a été refusé également car non pertinent m'a-t-on dit. Pourtant, *Tribune 510* avait publié des critiques de films, de « conte » rendu de vacances d'un membre,

pis toutes sortes d'autres histoires de matante bonnes pour le 7 jours. Dernièrement les délégués ont distribué un communiqué, en couleur de surcroît, pour des rabais sur des pièces automobiles chez un fournisseur. Ainsi, au lieu de s'occuper du droit des travailleurs, on pense commerce. Le syndicalisme est colonisé par la pensée corporatiste, le militantisme étant devenu un moyen de progresser dans la hiérarchie pour éventuellement briguer un poste de superviseur, par exemple.

**Le Couac : Quelle a été votre réaction à ce peu d'intérêt pour votre projet ?**

**Patrice Roy :** J'ai fait d'autres tentatives d'implication et reçu à chaque fois le même avis de non-recevoir. Je suppose que la remarque de mon professeur d'histoire à l'université à l'effet que je ne pense pas de la bonne manière doit s'appliquer ici. Avant la Révolution tranquille, tous les syndicats avaient un « C » dans leur acronyme pour *catholique*. Aujourd'hui TCA devrait s'intituler le syndicat des travailleurs capitalistes de l'automobile.

**Le Couac : À défaut de créer un petit frère du Couac, vous pourriez peut-être abonner simplement votre syndicat au Couac original ?**

**Patrice Roy :** Les journaux sont interdits sur les lieux de travail. *L'aut' Journal* et *Unité ouvrière* sont disponibles au local du syndicat. Si je voulais que *Le Couac* aille rejoindre l'étalage à journaux que personne ne consulte au local où personne ne se rend, je devrais convaincre 25 employés (pour le quorum jamais atteint) de venir voter pour cela à la prochaine assemblée. Aller cueillir la lune serait plus simple.

**Le Couac : Quelle est l'ambiance qui règne actuellement chez Pratt & Whitney ?**

**Patrice Roy :** Présentement les employés sont terrifiés par l'enfer de la non-consommation, les emplois s'érodant à vu d'œil. La direction impose des « congés » non payés aux salariés appointés qui doivent à leur retour travailler 2 fois plus pour rattraper le retard. Appelons un chat un chat, c'est du vol ! Ils devraient se syndiquer. Raffaele Virgili et Dominique Dallaire (alias le général), deux gestionnaires haut placés, sont spécialisés dans la gestion par la peur. Il y a peu, nous devions voter pour une « réorganisation » des quarts de travail. À grand renfort de trompettes (du verbe tromper), ils nous ont signifié que si on ne votait pas du bon bord, le plan 5 fermerait, une perte de 500 emplois. Alors les employés ont voté comme *missé boss* voulait, et pour toute récompense, et bien on met la clé dans la porte du plan 2, puis 410 postes seront abolis en cette année de reprise économique. Peut-être que monsieur David pourra s'acheter ainsi un deuxième bateau ? Pour revenir à messieurs Dallaire et Virgili, comme Michel Chartrand dirait : « Ces deux têtes-là ensemble, y font une paire de fesses ».

**Le Couac : Qu'est-ce que tout cela vous inspire ?**

**Patrice Roy :** En France des employés ont choisi l'action et ont séquestré des patrons. D'autres ont pris le chemin du désespoir et se sont suicidés (France Télécom). Chez Pratt, c'est plate, rien n'arrive, que des gens qui partent. Pour ma part, à cet instant, et ce malgré mon athéisme avéré, je n'ai que des « maux » d'église en tête.



# TERRINES AU KETCHUP

LOUISE-CAROLINE BERGERON

S'évit actuellement sur quelques écrans au Québec le documentaire de Shaun Monson, *Terriens*, dont le gros de la publicité porte sur le fait que Georges Laraque, naguère des Canadiens de Montréal, en fait la narration française.

Ce film, qui tient autant du « documentaire » que les oeuvres tendancieuses et univoques de Michael Moore, bien qu'il se présente comme environnementaliste, semble être dépourvu de connaissances de base de la biologie, comme l'interdépendance des espèces, ou les ordres du vivant. Toute rigueur échappe aux contributeurs dont certains ont payé par des peines d'emprisonnement le captage des scènes d'horreur qu'on nous sert sans le moindre argumentaire.

Ce n'est, en somme, qu'un immense sophisme, une de ces erreurs de raisonnement qu'on enseigne à ne pas faire, et à débusquer dans la propagande, aux étudiants de Cégep dans leurs cours de philosophie. Ici, on commet l'appel aux sentiments. On cherche à transmettre une opinion non en faisant appel à la raison mais en jouant avec l'horreur... 1h34 de cruauté animale... Pour choquer.

Pour nous dégoûter de manger de la viande et peut-être aller plutôt dans ce resto végétalien qui, premier indice que cette soirée de lancement n'a rien de sérieux, nous sert des échantillons de ses plats dans des contenants de plastique numéro 6, vous savez, ce plastique qui ne se recycle pas. De plus, on nous commande de jeter le petit contenant avant d'être admis-e dans la salle.

## Fausse route

Pour comprendre le but de ce film, il faut comprendre le but des animalistes : non pas préserver la nature que, clairement, si on se fie à ce film, ils et elles ne connaissent pas, mais bien conclure le projet occidental de la scission de l'espèce humaine d'avec la nature. On n'y propose non pas des solutions écologiques à tous ces méchants problèmes de la modernité (pollution, disparition effrénée des espèces, exploitation et destruction d'écosystèmes, réfugié-e-s du climat, etc.) mais on joue sur nos mécanismes inconscients judéo-chrétiens (culpabilité, auto-flagellation, dégoût de soi), basés sur une conception dualiste du vivant : les humains doué-e-s d'âmes, d'une part, les animaux innocents de l'autre.

Parce qu'évidemment (!), les abeilles et les orang-outans vont dans une même catégorie, les humains dans une autre... et ce n'est qu'une erreur parmi la foison qu'on nous sert dans l'excès de ketchup. Un petit exemple : on prétend qu'il « existe 3 puissances sur Terre : la Nature, les animaux, et les hommes ».

Il existe des femmes aussi, bien qu'on en voit 3 au maximum dans tout le film, et l'être humain EST un animal, et les animaux font PARTIE de la nature... Et puis, qu'en est-il des microbes? Du plancton animal tué par les paquebots? Et le lavage des mains, et toute l'hygiène, tant qu'à faire dans l'extrême, n'est-ce pas là une autre forme coupable que prend la domination de « l'homme » (sic) sur la nature et dans son intérêt?

Ce film fait aussi dans l'ethnocentrisme. Il n'est pertinent que dans une auto-critique de l'Occident : le peuple Innu, entre autres, n'y reconnaîtrait rien

de son rapport aux animaux et aux territoires, et serait offensée d'un tel manque à la dignité des tous les animaux, humains compris.

Et c'est sans compter qu'au lancement (en janvier à l'UQAM), après le visionnement, on faisait tirer parmi « les bonnes personnes qui sont restées jusqu'à la fin » (dixit Georges Laraque...) un mois de voiture de location, des chandails des Canadiens de Montréal et des billets pour aller à ce festival des pulsions et des attitudes dominatrices bien occidentales, qui sont justement celles dont on tente de dénoncer les conséquences dans ce film! Allo la cohérence!

Et bien sûr, on a pensé aux 'tites madames : on leur a fait tirer des sacoches. En plastique. Parce que manger de l'origan, contrôler par la chasse les populations de phoque, c'est un crime sans commune mesure avec ce qu'il faut payer pour vivre dans le plastique. Une petite larme de pétrole sur votre plage de bons sentiments?

Si vous êtes déjà végétarien-ne, si vous en avez assez vu d'horreur depuis le tremblement à Haïti, ou si votre sensibilité humaine est déjà à cran à chaque moment du jour, épargnez-vous cette horreur : elle vous en mettra plein la vue et ne vous apprendra rien... On en ressort avec le sentiment que le péché originel est simplement d'être humain et d'exister. Excusez-moi de respirer...

Pour la beauté d'une éclipse naturelle plutôt que celle de la raison, voyez plutôt *Les Terriens*, d'Ariane Doublet (1999).

*Terriens*, (États-Unis, 2007), réalisé par Shaun Monson, 95 minutes.

culture

## Erreur sur la personne

Barack Obama serait un « Robin des Bois » moderne, selon le ministre italien de l'Économie Giulio Tremonti, sauf que celui-ci donne aux banques au lieu de donner aux pauvres.

MUSIRONIE

## Grippe A (H1N1)

L'OMS réfute que la pandémie ait été créée artificiellement, répliquant qu'il n'y a même pas eu de pandémie.

MUSIRONIE

## SPORTS

Les conditions météorologiques difficiles de Vancouver forcent les autorités à organiser des compétitions de déluge.

MUSIRONIE

VALENTIN TARDI

**SILEX AND THE CITY** (Dargaud) de Jul

Jul dessinateur de presse à gauche et bédéiste propose ici le premier jalon d'une série préhistorique truffée d'anachronismes où les humains découvrent, notamment, le vote. Tandis que les singes lisent Bourdieu, Lacan, Goethe et bien d'autres, les humains piétinent dans les mensonges électoralistes. Le style graphique de Jul, un rien grossier ou taillé au silex est particulièrement approprié, tandis que les grands écarts intellectuels tels « évoluer plus pour gagner plus », le groupe « Évolution durable » ou encore ce fils qui, sous prétexte de biodiversité, réintroduit l'ours dans la caverne familiale, ont quelque chose de dérisoire en faisant du progrès un oxymore.

**L'OBÉISSANCE** (Futuropolis) de Frank Bourgeron d'après le roman de François Sureau

Bizarre de voir combien il est facile pour les États de s'entendre, même en pleine première guerre mondiale, pour rendre une condamnation à mort possible en Belgique par des Français sur un territoire occupé par les Allemands... Ce roman, adapté à grand traits vif par ce même auteur qui nous servait un triplé d'imbéciles religions dominantes (*La Sainte trinité*), n'y va pas par quatre chemins pour démontrer la collusion des puissants pour qui guerroyer, tuer, emprisonner, mentir est une manière de respirer!

**PUTAIN DE GUERRE! 1914-1915-1916** (Casterman) de Tardi et Verney

Cette guerre, comme la plupart des autres conflits armés, n'a de cesse de nous révéler les vicissitudes et son appétit à dévorer du petit peuple. Poursuivant l'archéologie du quotidien, de l'horreur, des poilus en compagnie de l'historien Verney, Tardi charge avec des dessins qui en disent long sur cette nausée guerrière : « tout ça ne ressemblait plus à rien. Dans le Grand chaudron où on était, on s'efforçait de tenir des positions dérisoires au beau milieu d'une décharge publique - une sorte de morgue en plein air. »

**LES HAUTS DE HURLEVENT** Vol. 1 (Delcourt) de Yann et Edith d'après Emily Brontë

**LES CONTES DU CHAT PERCHÉ 2** (Gallimard) d'Agnès Maupré d'après Marcel Aymé  
Ces deux adaptations BD nous emportent ailleurs ; à une époque où la vie était présentée plus crûment dans la littérature enfantine... Dans le premier, ces deux pointures de la BD nouvelle Yann, avec un script taillé au couteau et Edith, redoutable de justesse tandis que ses couleurs sont tangibles de vérité, parviennent à restituer cette cassure entre l'enfance et l'âge adulte, dans un conte où l'inégalité entre les humains en fonction de leur origine s'avère cruelle. Dans le second, des animaux, réputés mauvais (tel le renard et le loup), transige avec des enfants... Les pires bêtes seraient encore les adultes pétris de tout savoir. Agnès Maupré, avec des couleurs pompiers et un dessin aussi vif que proche de l'esquisse, donne toute la mesure de deux contes ainsi très haut perchés!

## Problème de formation dans l'armée

Après la mise en accusation du colonel Russell Williams, commandant de la base de Trenton, pour agression sexuelle et le meurtre de deux femmes, *Le Journal de Montréal* en lock out présente dans un article le parcours du militaire, en titrant : « Pas le c.v. d'un tueur ». Pour une armée, c'est le genre de remarque qui fait mal.



## Créations de riches, calvaires pour pauvres

GILLES OUMET

Le riche est un créateur  
un accoucheur de pauvreté  
le riche est un allumeur  
attiseur de terres à brûler  
le riche est un grand initiateur  
promoteur en ressources épuisées  
le riche est un précurseur  
annonciateur de forêts ravagées  
le riche est un propagateur  
émetteur de nouvelles  
idées périmées  
le riche est magnifique seigneur  
altièrement fier de sa propre vacuité  
le riche est un superbe leader  
meneur en grandes futilités  
le riche est prolifique semeur  
repiqueur d'inéquité  
le riche est porteur de saveur  
à senteur d'environnement souillé  
le riche ne connaît qu'une peur

si le riche se couvre de pleurs  
c'est qu'il y a des subsides à téter  
le riche est un grand partageur  
pour lui l'essentiel à déchiqueter  
et pour la multitude au labeur  
des miettes pour s'entre-dévorer  
le riche est un habile chercheur  
fureteur de nouvelles terres  
à profaner  
il est patient prospecteur  
fouineur de nouvelles têtes à spolier  
le riche est fier donateur  
mécène pour avantageuse fiscalité  
Quand le riche se tient caché  
c'est pour ses marionnettes  
manipuler  
Quand le riche est bien tapi  
tout est grouillant sous le tapis  
le riche est autricide exploiteur  
un furoncle pour l'humanité  
un triste suborneur  
pour un monde défiguré.

RAMON VITESSE

**HENRI BAND**, Ça travail fort (La Tribu/ Select)

Pour leur quatrième opus nos bagarreurs de St-André et Lachute n'en démontent pas en persistant et signant des textes qui, dans la lutte, nous galvanisent : « Dans un monde irrespirable, inabordable, inoxydable / À qui attend le temps est long ». Leur rock de campagne présente ses couleurs rebelles au travers de chants de combat et de réflexion nécessaires, sur la pauvreté à enrayer tout comme les armes à retourner vers ceux qui s'arrogent le pouvoir... Pas facile de comprendre, comme dans *Le Dépotoir* que : « À peu près tout ce qu'on mange, l'air qu'on respire, sans oublier le cancer / Ça fait de nous autres / Des dépotoirs à ciel ouvert ». Toutefois, l'idée est claire : « J'entends la colère, la colère qui gronde ».

**RÉAL V. BENOÎT / CLAUDE R. KNIGHT**, À ceux qui m'aiment (Productions KB Inc. / www.realvbenoit.com)

Tout un bonhomme, qui rend au genre musique populaire ses lettres de lucidité avec une dose de mordant des plus appréciables. Le regard du gars qui a connu les galeries des mines de Rouyn-Noranda et le show bizz (à l'époque on voulait lui faire jouer ses récitals avec casque et lampe frontale pour faire « vrai »), en fait un farouche indépendant toujours modeste qui n'en décoche pas moins des flèches acérées aux « crosseurs » de tout acabits. *Sans dessin*, *Pauvres pauvres*, *D'un coup bang* sont de ses textes sur lesquels à deux, lui à la guitare acoustique et son imprésario (un complice plutôt!) aux autres instruments, ils se mettent en musique. Le tout va du country au rock et même un peu de ska-dub sur *Sans dessin*! À découvrir au plus sacrant.

**BORI**, Fous les canards (Productions de l'onde / Select)

Pour son huitième album, Bori qui affectionne Léo Ferré et plus largement la chanson française où les mots, en s'entrechoquant, offrent des valeurs insoupçonnées, remet une couche de ses élans de liberté. Lui qui souhaitait récemment qu'une case « aucun de ces candidats » apparaisse sur les bulletins de vote apparaît en verve en multipliant les avenues musicales et en conviant les musiciens rêvés pour créer autant de tableaux scintillants dans la noirceur ambiante. *Gestes de gestionnaires*, *Swing la baraque* et *Les douteux* sont particulièrement révélatrices d'un résistant facétieux.

## PREUVE ÉLOQUENTE

Un astronaute américain en poste dans la Station spatiale internationale a envoyé pour la première fois un message Twitter depuis l'espace, prouvant ainsi qu'il n'y a pas de vie intelligente dans l'espace.

MUSIRONIE

## Logique

Le cardinal Marc Ouellet dénonce une fois de plus le cours d'éthique et de culture religieuse qu'il accuse de limiter la liberté de l'Église catholique à limiter la liberté des autres.

MUSIRONIE

## Effort louable pour l'égalité des sexes

Aux États-Unis, une femme a ouvert le feu dans un campus universitaire d'Alabama, faisant trois morts.

MUSIRONIE

## Douce, discrète et branchée

La compagnie Apple annonce la sortie de son tout nouveau iPad, la première serviette sanitaire de 10 pouces qui se branche sur internet.

MUSIRONIE

# Malinovski à Québec

SIMON TREMBLAY-PEPIN

J'ai toujours eu pour mon dire qu'on n'avait pas assez écrit sur le sommet des Amériques à Québec en 2001. En fait, c'est un peu la honte que, outre un documentaire de l'ONF, il n'y ait pas d'ouvrage sérieux publié au Québec sur la question. Je croyais que David Graeber, *Direct Action, An Ethnography* nous avait pris de vitesse sur notre propre terrain. Rassurez-vous, même s'il passe plus de 200 pages à nous faire un ethnographie du sommet des Amériques, ce n'est pas le cas.

Pour Graeber, cet événement est un prétexte pour parler de l'organisation des groupes libertaires. Nostalgiques du sommet des peuples ou de la CLAC/CASA tenez-vous le pour dit : vous aurez quelques bons moments, mais on ne vous offre pas 500 pages de photos souvenir. Ça n'enlève rien, au contraire, à la qualité du travail.

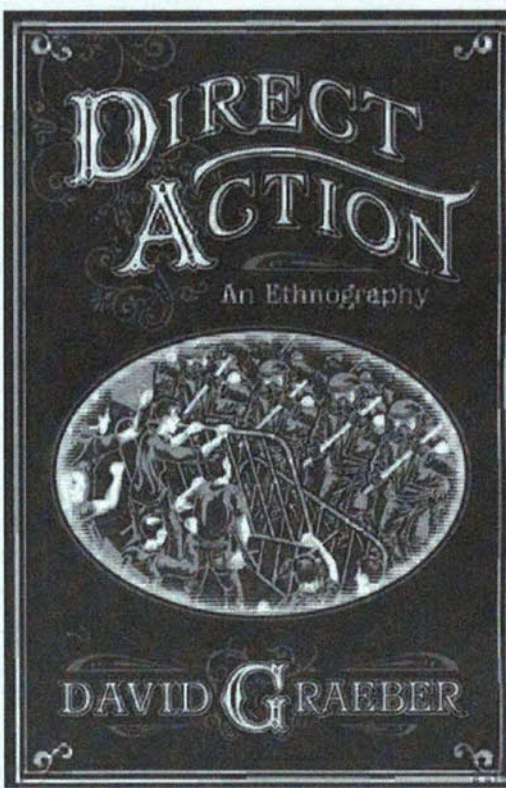
## Sur le terrain

L'observation très participante pratiquée par Graeber a l'avantage de nous glisser tout près du sujet. On le suit, à travers ses notes, ses PV *verbatim* de plusieurs rencontres et ses carnets personnels, non seulement dans les événements entourant le sommet des Amériques, mais aussi dans plein d'autres réunions et actions militantes. Comme il l'annonce d'entrée de jeu, il ne s'agit pas d'un livre à thèse, mais bien d'un travail d'ethnographie comme en faisait Evans-Pritchard chez les Nuers ou Malinovski en Mélanésie. L'approche est essentiellement descriptive et l'appareillage théorique (dans lequel se croisent, entre autres, de Holloway, Castoriadis et Debord) est surtout utile pour tenter des explications *a posteriori* ou pour mieux faire saisir le point de vue étudié.

Cette technique audacieuse est appropriée. Pour la recherche universitaire, la *terra quasi incognita* que représentent les organisations libertaires méritait bien une description de fond en comble : qu'on s'attarde en détail à la culture, aux prises de décisions collectives, aux actions et au rapport avec la police et les médias pose un cadre qui permettra de mieux étudier et de mieux comprendre cet univers militant.

Étonnamment, ce n'est pas sur les « actions directes » en tant que telle que Graeber est le plus intéressant. D'abord, les anars sont loin d'être les seuls à utiliser certaines de leurs méthodes (manif, piquets de grèves, etc.). Ensuite, Francis Dupuis-Déri avait déjà fait avancer le travail de réflexion sur une méthode qui leur est plus spécifique : le Black Block.

À l'opposé, le chapitre sur les processus démocratiques se révèle passionnant. Il s'agit à la fois d'une contribution fondamentale du mouvement libertaire à la gauche, mais aussi d'un travail de recherche rigoureux et original. On y démystifie certaines idées reçues sur le processus consensuel, mais on signale aussi ses limites et défis. Bien sûr, on peut parfois regretter une présentation un brin caricaturale des autres groupes de gauche (trots, léninistes, réfos, etc.). Est-ce la gauche étatsunienne qui est



particulièrement sclérosée? Possible. Quoi qu'il en soit, Graeber nous dépeint avec rigueur le point de vue des anars et non la vérité sur ces autres groupes qualifiés de sectaires.

Il nous offre aussi une réflexion étendue sur le rapport entre activistes et médias. On commence par se taper la réflexion plutôt classique sur les médias de masse et la structure qui les force à offrir une couverture systématiquement désavantageuse des actions directes. Plus originaux, cependant, sont ses exemples très précis de mensonges purs et simples de la part de journalistes. Non pas parce que leur boss leur a dit de mentir, mais simplement parce que c'est tellement plus simple à écrire et à comprendre quand on organise les faits de la bonne

façon... même s'ils ne sont pas arrivés de la bonne façon. Alors que les flics provoquaient, c'est tellement coutumier de dire que c'était les anars qui fesaient comme des malades... Tout le monde comprend ça, non?

## Faire le débat

Graeber met la table pour un débat plus vaste. D'accord, les libertaires ne se perdent pas dans les débats sectaires et théoriques vaseux et ne basent pas leur action sur une approche « idéaliste » du monde qui les feraient commencer « par en haut ». Néanmoins, quand ils s'entendent sur un objectif commun pour leur groupe d'affinité (ou qu'ils en rediscutent), n'y-a-t'il pas là un lieu de débat théorique aussi crucial que pour n'importe quel autre groupe? Ne se peut-il pas qu'une mauvaise définition de départ des objectifs communs (ayant peut-être pour cause une absence de débat théorique développé) nuise à l'avancée des objectifs pratiques?

Dans la tension, très bien décrite par Graeber, entre action directe et représentation médiatique, comment peut-on parvenir à une conclusion claire? Bien sûr, on veut ce « nouveau monde construit dans la coquille du vieux », mais en même temps, quand l'espace public et la capacité de parler dans un lieu où être entendu de tous et toutes disparaissent, comment croire sincèrement que de simples actions d'éclat sauront « contaminer » les gens autour?

Des ouvrages théoriques d'une telle qualité rappellent qu'il serait bon, un jour, de mettre sur pied un lieu de débat à gauche où l'on pourrait discuter sans tenter de recruter ou d'excommunier. La diversité des tactiques, centrale à la stratégie de Québec 2001, appelle peut-être à une concertation/débat dans un lieu de respect des choix stratégiques des autres, où il serait possible de penser les coups un peu d'avance sans s'engueuler sur des questions de chapelles. Difficile de lire Graeber sans penser que le dialogue est possible.

GRAEBER, David, *Direct Action, An Ethnography*, Oakland : AK Press, 2009, 600 p.

# Barb(i)e à Papa

«...la fillette dorlotée sa poupée et la pare comme elle rêve d'être parée et dorlotée ; inversement, elle se pense elle-même comme une merveilleuse poupée.» (Le Deuxième Sexe, 1949)

MARTIN DUFRESNE

Natasha Walter entame *Living Dolls* avec un moment de vérité, celui où un escalier roulant la jette, à l'étage fillettes d'un grand magasin, dans un véritable océan de rose : toilettes de princesse, toutous, ensembles de dînette, et surtout, des poupées, omniprésentes. Comme Patric Jean dans *La domination masculine*, elle nous communique le cauchemar actuel de tout parent progressiste de fillette : une féminité stéréotypée, marketée jusqu'à la nausée dans un choix identitaire plus restreint que jamais.

Alors que les Barbies d'antan affichaient parfois des uniformes de médecin ou pilote, bref, suggéraient des carrières, les nouvelles Bratz et autres poupounes se résument à leur apparence séductrice. Misant sur le mimétisme, elles ne sont plus que les supports d'une myriade de produits dérivés, achetés compulsivement : maquillage, vêtements, revues, disques, films... Pour l'auteure, c'est « comme si elles quittaient les tablettes pour s'emparer de la vie des fillettes » et en faire elles-mêmes des poupées.

## Le « lipstick feminism » est gercé

Ce n'est pas tous les jours qu'un-e analyste social-e reconnaît avoir fait fausse route. Walter répudie son premier livre, publié au Royaume-Uni il y a 11 ans, *The New Feminism*. Comme d'autres « lipstick feminists », elle applaudissait alors une égalité et un empowerment déjà-là dans la vie des femmes, qui devait leur permettre de se réinvestir à fond dans la féminité, sans perte de pouvoir.

L'auteure de *Living Dolls* reconnaît aujourd'hui les ravages d'une nouvelle culture pornographique – *pole/lap dancing* et prostitution banalisées – qu'elle a pris la peine d'aller documenter en interviewant des admiratrices de *top models*, des promoteurs de spectacles et des « consommateurs » de l'hypersexualisation actuelle.

## Entre le stu effrayant et le ya rien là

Les discours actuels sur l'apparence et la commercialisation des jeunes femmes se résument trop souvent

à un dialogue de sourds entre une indignation conservatrice, que suscitent les mass médias à coups d'anecdotes graveleuses, et une légitimation libérale toute aussi réflexe, qui s'en tient à la notion de « choix personnel libérateur ». Les analyses plus fines, comme *La sexualisation précoce des filles*, de Natacha et Pierrette Bouchard (Sisyph, 2005), demeurent marginalisées.

La qualité de *Living Dolls* est de donner la parole aux premières concernées et à leurs exploiters. Apparaît alors la contradiction entre une volonté réelle d'accomplissement personnel et l'amère déception de celles qui, en plus d'être sous-payées par les uns et violentées par les autres, au mépris de leurs choix, voient brutalement laminé le narcissisme qui leur avait été vendu comme identité personnelle.

## Pas le choix

Walter documente les conditions sociales qui forcent surtout des femmes de classe populaire à tout miser sur leur apparence et une disponibilité sexuelle forcée, dans une société où une mère qui revient sur le marché du travail ne trouve rien d'autre – avec de la chance – que le salaire minimum, et où le travail à temps partiel est sous-payé d'un tiers pour les femmes. On relira à ce sujet Barbara Ehrenreich dans *L'Amérique pauvre* (Grasset, 2004), disponible dans plusieurs bibliothèques du réseau public montréalais.

Les *Nouveaux cahiers du socialisme* annoncent pour septembre un numéro spécial sur les rapports de sexe. Richard Poulin, qui a publié en 2009 *Sexualisation précoce et pornographie* à La Dispute, travaille à dissiper le point aveugle de la gauche en matière d'oppression sexiste. Avec des féministes comme Jules Falquet (*De gré ou de force*), il met l'accent sur le poids de la mondialisation néolibérale et des États, agents d'un esclavage moderne avec la traite des femmes. Pour Catharine Mackinnon (*Le féminisme irréductible*), la sexualité est devenue aussi aliénante que le travail dans l'analyse marxiste. Les NCS iront-ils jusque là?...

# LES CENT ANS D'UNE RÉVOLUTION

ÉTIENNE DESPRÉS

Lux a eu l'excellente et opportune idée de rééditer dernièrement *Histoire de la Révolution mexicaine* de Jesús Silva Herzog. Excellente bien sûr parce que le livre l'est, mais aussi, plus égoïstement, parce que j'ignorais tout de son existence. Opportune parce que les anniversaires convergent et se bousculent : seront commémorés cette année le 25<sup>e</sup> anniversaire de la mort de l'auteur, le 50<sup>e</sup> de la parution de la première édition, et le 100<sup>e</sup> du début de la révolution. L'Histoire, vous en conviendrez, ne demandait rien de moins que cette réédition.

D'abord, un mot sur l'auteur, qui ne semble pas être très connu ici (d'ailleurs, fait rare de nos jours, Wikipédia n'est d'aucune aide en français et n'offre que quelques bribes sans intérêt en anglais). Il a 17 ans au début de la révolution et affirme être devenu de gauche à 21 ans en rejoignant une brigade révolutionnaire. Journaliste, universitaire et homme politique, il joue un rôle clé dans la nationalisation du pétrole mexicain à la fin des années 1930.

La rédaction de son *Histoire de la révolution* est clairement un geste engagé : il cherche à redonner vie aux idées de la révolution et à leur insuffler une vigueur renouvelée dans l'imaginaire populaire, après une période post-révolutionnaire difficile et tumultueuse (à laquelle il ne fait pas référence). Il ne cache donc pas son attachement à ces idées, bien au contraire, mais le recul détaché que permet le temps (il a 66 ans lors de la publication du livre) et une admirable rigueur intellectuelle rendent son exposé honnête et mesuré. On apprécie sa critique parfois incisive des nombreux dérapages de la révolution.

Les événements dont il fait le récit sont d'une frénésie inouïe. Ne nous mentons pas : une partie du plaisir, au-delà de l'intérêt historique et politique, c'est que l'histoire, petit h, est captivante. Le livre se dévore comme un bon roman et serait digne d'intérêt même si on le réduisait à sa trame narrative (les événements de la Révolution n'ont d'ailleurs pas manqué d'inspirer quantité de cinéastes, comme en témoigne en fin de volume la filmographie de plus de 60 titres produits sur le sujet depuis 1912, au Mexique et ailleurs).

Silva Herzog ponctue généreusement son récit de retranscriptions de documents clés de la Révolution. Ces fragments de première main offrent un regard fascinant sur le discours politique du Mexique des années 1910 et font découvrir toute la richesse de la réflexion sociale de l'époque, dans certains cas extrêmement avant-gardiste.

Tout cela porte à réflexion sur le monde contemporain. La mise en situation en début de volume, où l'auteur décrit la concentration abjecte de la richesse et de la propriété terrienne, est d'un grand secours à la compréhension des conditions qui ont mené au bouleversement social. On pense évidemment aux zapatistes contemporains, dont la lutte est tout à fait analogue à celle de certaines factions révolutionnaires de l'époque. Les idées de 1910 vivent-elles toujours aujourd'hui? Qui les incarne? Peut-on espérer effervescence semblable aujourd'hui? Doit-on? Ces questions jalonnent la lecture.

Soulignons la postface de Felipe Ávila Espinosa, un ajout extrêmement pertinent qui arrive, en quelques pages, à contextualiser admirablement l'ouvrage et à amener des pistes de réflexion essentielles.

D'une main de maître, Silva Herzog fait vivre avec la passion de celui qui y était tout le drame, l'espoir, la violence et la beauté d'un moment immense de l'Histoire mexicaine.

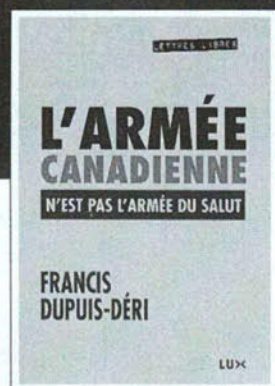
Jesús Silva Herzog, *Histoire de la Révolution mexicaine*, Lux Éditeur, 2009, 320 p.

## LUX EN LIBRAIRIE



Victor Serge  
**CE QUE TOUT RÉVOLUTIONNAIRE DOIT SAVOIR DE LA RÉPRESSION**

Au lendemain de la révolution russe, les archives secrètes de la police politique tsariste – la sinistre Okhrana – sont tombées entre les mains des insurgés. Victor Serge les a dépouillées. De sa lecture de centaines de rapports et fiches de police, il a tiré une sorte de guide pratique des méthodes de répression policière, publié pour la première fois en 1925. Si les technologies répressives se sont depuis considérablement modernisées, les grands principes de leur fonctionnement, dévoilés ici, demeurent toujours d'actualité à l'âge de la surveillance électronique.



Francis Dupuis-Déri  
**L'ARMÉE CANADIENNE N'EST PAS L'ARMÉE DU SALUT**

Avec *L'armée canadienne n'est pas l'Armée du salut*, le politologue et antimilitariste Francis Dupuis-Déri poursuit son plaidoyer contre la présence armée du Canada en Afghanistan. L'auteur démonte la rhétorique de la guerre humanitaire, qui cherche à légitimer un conflit armé à court de justifications, et développe en réponse à la théorie de la guerre juste, une théorie de la guerre injuste.



www.luxediteur.com



# LE RHINOCÉROS D'ENQUÊTE

LE CERCLE DE ZOOLOGIE POLITIQUE WINSTON-SMITH

Le Cercle de zoologie politique Winston-Smith n'a pas écrit dans les pages du Couac depuis quelques temps déjà. La raison en est fort simple : tous nos effectifs étaient mobilisés dans une vaste enquête de longue haleine sur une espèce qui prend de plus en plus d'espace dans la sphère publique le *rhinocerotus enquetus*. Nos observations de terrain nous mènent à constater qu'il ne s'agit plus seulement du perroquet qui répète les faits, ni de la harpie éditoriale qui tord les faits, mais d'une nouvelle façon d'enquêter de manière protectrice sur les autres espèces du royaume animal. Nous livrons ici les résultats de notre vaste enquête.

## Méthodologie

Afin de s'imprégner du mode de vie de cette espèce fascinante sans être remarquée, notre équipe de politicozoologues chevronné-e-s de réputation internationale s'est courageusement infiltrée incognito dans ses divers habitats. Elle s'est d'abord attardée à la savane uqamienne, avant d'étudier le marécage situé rue Frontenac, pour enfin terminer sa vaste enquête dans les hauts plateaux du bouclier radio-canadien.

Pour éviter de se faire repérer, et pour assister sans filtre à des renforcements et des grognements qui traduisent ce qui se vit réellement, au quotidien, dans les hordes de *rhinocerotus enquetus*, les membres de notre équipe ont revêtu des combinaisons de camouflage thermosensibles fabriquées avec du *duck tape* et des cornes simulées façonnées en ivoire de synthèse. Voici les résultats de cette vaste enquête.

## 1<sup>er</sup> stade

À l'état de larve (*riendeaucerotus monrealcampus*), le petit peut déjà écrire quelques lignes dans son carré de sable à l'aide de sa corne à peine poussée. Alors qu'il entame la découverte de son environnement, sa vision imparfaite et

grossière lui fait prendre chaque nouvel objet perçu comme un *scoop* et un scandale. Il éprouve alors une pulsion sexuelle et instinctuelle irrépressible qui le porte à aller scribouiller ce scandale imaginaire dans les quatre coins de son carré de sable. Le plus souvent, le scandale n'existe que dans sa tête, mais à force de renforcements et rugissements, ce qui se trouvait initialement dans la boîte crânienne disproportionnée et vide de l'animal se trouve rapidement à devenir le bruit de toute la savane, si bien que l'ensemble des animaux ne savent plus ce qui est vrai, et ce qui est faux. Son instinct et son impression tiennent lieu de raisonnement, et ceci sans égard au vrai.

## 2<sup>e</sup> stade

Au début de l'âge adulte (*rhinocerotus hournalmourialscabus*), le gros mammifère développe des facultés analogues à celles, fascinantes, du caméléon. Il est alors capable de se glisser dans la peau des proies qu'il poursuit, modifiant son apparence pour ne pas être reconnu. Pour assurer la défense de la hiérarchie de la chaîne alimentaire et du règne animal, le rhino poursuit le petit gibier pour faire enquête sur lui. Objectif : le prendre en flagrant délit de paresse ou de déviance. Ses oreilles surdimensionnées font en sorte que le plus petit ouï-dire invérifié le met en chasse. Sa vision toujours grossière fait en sorte qu'il ne voit pas plus loin que le bout de sa corne. Il doit ainsi aller renifler la réalité en plaçant son appareil olfactif dans l'entreferme des sujets qu'il pourchasse. Il n'est donc pas surprenant que, de ce point de vue, même les choses les plus normales et habituelles sentent particulièrement mauvais et

déclenchent chez lui des rugissements scandalisés qu'il répercute en *frontpage*, alors que tous les autres animaux étaient déjà au courant depuis longtemps.

## 3<sup>e</sup> stade

En fin de vie (*rhinocerotus alinus gravelus*), l'animal devenu sénile a tendance à se prendre pour une licorne svelte, blanche et gracieuse. S'appuyant sur une réputation surfaite, l'ainé règne sur la horde et jouit du travail des plus jeunes auxquelles il fait ombrage en se mettant constamment de l'avant comme résultat suprême de l'évolution et meilleur représentant de l'espèce. Ses nombreuses enquêtes passées lui ont valu le respect général et même, son propre show. Il en profite donc pour donner des leçons de droiture à tous et toutes. Il aime beaucoup écouter le son de son propre mugissement, et aime à se mirer dans l'étang.

Mais, là où il voit une licorne, les observateurs du cercle n'ont vu qu'un rhinocéros de plus. En fait, à bien y regarder, il y a de plus en plus de rhinocéros, partout. Certains sont déguisés en professeurs, d'autres en grosse madame, d'autres en monsieur noir, d'autres en anglophone. En fait, notre enquête révèle qu'il y a de plus en plus d'enquêtes, doublée d'une démultiplication de la population de rhinocéros. Ils sont beaux. Nous ne sommes pas beaux.

Oh! comme nous voudrions être comme eux. Nous n'avons pas de corne, hélas! Il en faudrait une ou deux, pour rehausser nos traits tombants. Ça viendra peut-être, et nous n'aurons plus honte, nous pourrions aller tous les retrouver. Mais ça ne pousse pas! Comme nous avons mauvaise conscience, nous aurions dû les suivre à temps. Trop tard maintenant! Malheur à celui ou celle qui veut conserver son originalité!

## Étude sur un siècle

Après avoir étudié pendant 100 ans les habitudes de l'équipe éditoriale d'un quotidien québécois les scientifiques le confirme : on peut être à la fois souverainiste et réactionnaire.

## OÙ VA NOTRE ARGENT ?

Une enquête révèle qu'en haut du troisième étage, la tour de Rhino-Canada renferme presque exclusivement des bureaux de petits boss, de moyens boss et de gros boss.

## Mystère résolu

Selon une enquête, ce serait le professeur Plum dans le salon avec un pied-de-biche.

## Exemple de renacement du jeune rhino d'enquête



« En visite au local de l'AFESH pour recueillir davantage de renseignements, le Montréal Campus est tombé sur un document divulguant l'octroi d'une bourse de 500 \$ à la CRAP et au COBP à l'hiver 2009. Ces sommes anodines représentent beaucoup pour des organisations qui disposent de peu moyens. « Nous sommes un petit collectif, nous n'avons pas les mêmes moyens qu'un syndicat », reconnaît le porte-parole du COBP envoyé pour répondre aux questions du Montréal Campus...un certain Francis Dupuis-Déri, spécialiste en mouvements sociaux et altermondialisme, en plus d'être professeur au département de Sciences politiques de l'UQAM. « L'article ne porte pas sur moi, n'est-ce pas? », s'enquiert-il à quelques reprises au cours de la rencontre. »

Extrait de « Leçon d'anarchie », David Riendeau, Montréal Campus, 10 février 2010, p.5



Le *rhinocerotus alinus gravelus* dans son habitat naturel

## RÉVÉLATION

Une vaste enquête sur le capitalisme réalisée par le journal *Les Affaires* auprès des boss a prouvé que ça marche plutôt bien c'te patente là.

## Résultats troublants en psycho-sociologie

Une enquête a révélé que le QI des journalistes est inversement proportionnel à leur salaire.

## L'un n'empêche pas l'autre

Une étude affirme que la stupidité de Stéphane Dupont à Québec ne limite en rien la capacité de Patrick Lagacé à écrire des conneries

## Étude exhaustive

D'après une étude, on peut faire dire n'importe quoi à une étude, et donc à un journaliste, a révélé une étude.

## Atteinte à la liberté des rhinocéros

Rhinocéros sans frontières (RSF) s'est scandalisée hier après que Chavez ait fermé une télévision qui encourageait les coups d'état. « Les rhinocéros ont le droit de faire n'importe quoi n'importe quand, ok là! », a déclaré son président, Rhino Ménard.

## DOSSIER EXCLUSIF

Notre journaliste s'est déguisé en vrai journaliste durant une semaine et a trouvé la chose très difficile. « J'ai dû faire de la recherche, contredire les autorités, et même remettre en question le libéralisme économique. C'était très éprouvant. »

## INDÉCENCE!

André Pratte (15 février 2010): « ...l'intellectuel le plus brillant du mouvement souverainiste, Jean-François Lisée. »

Jean-François Lisée (17 février 2010): « André Pratte, l'homme sans lequel l'effort intellectuel fédéraliste au Québec deviendrait, sinon inexistant, du moins quasi invisible. »

Le Couac signale à ces deux messieurs qu'il existe des saunas pas cher sur Ste-Catherine, pas besoin de faire ça en public.

## ENQUÊTE

Une vaste enquête menée hier en une heure et des poussières révèle qu'il n'y a aucun problème de rigueur journalistique au Québec.

## Extrait des débats du hournalmourialscabus



« Non seulement plusieurs élèves sont impolis avec notre journaliste, mais ils sont aussi irrespectueux entre eux, et ce, dans la plupart des cours. « Toi, t'es vraiment insignifiant », lance sans gêne un adolescent à son collègue de classe. Un autre, dont la remarque a vraisemblablement déplu à une adolescente, se fait remettre à sa place avec un cinglant : « toi, ta yeule! ». Édifiant. »

Extrait de « Vu et entendu à l'école », Sébastien Ménard, *Journal de Montréal*, 15 février 2010